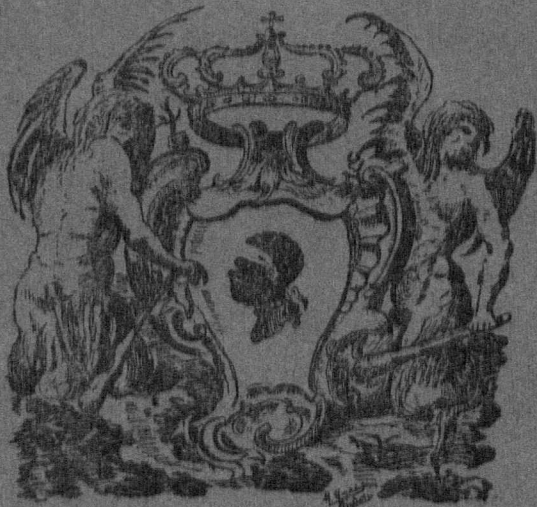


REVUE de la CORSE

ANCIENNE et MODERNE

Historique, Littéraire et Bibliographique



SOMMAIRE

| | Pages |
|--|--|
| OLONNA DE GIOVEL- LINA (Général)..... | <i>Les Buttafoco (1707-1806)</i> 57 |
| ILVANI (SER.)..... | <i>A. Mathieu Bonelli, dit Zampaglino</i> 65 |
| ATALI..... | <i>Parmi le thym et la rosée</i> 77 |
| INCIGUERRA JEAN).... | <i>Nos écrivains : C. Giovani</i> 87 |
| ARABIN (J.)..... | <i>U re Teodora e a bella zitella (comédie corse)</i> 90 |
| ***..... | <i>Les Trolleybus en Corse</i> 98 |

Bibliographie et Nouvelles

A NOS LECTEURS

La *Revue de la Corse*, fondée en 1919 par M. CLAVEL, se tient à l'écart de toute question politique et ne se soucie que des questions scientifiques et économiques relatives à la grande Ile française. C'est une publication illustrée de 48 pages au moins et paraissant tous les deux mois, soit six numéros par an.

La Direction, toujours désireuse de conserver à cette Revue son caractère de vulgarisation des questions corse, maintient, pour les anciens abonnés les prix de quinze francs (France et Colonies) et vingt francs (étranger), comme montant de l'abonnement annuel.

Toutefois, la Direction, pour lui permettre d'accroître l'abondance du texte et de l'illustration, accepte volontiers que les abonnés portent spontanément leur versement à *vingt et à vingt-cinq francs* comme les nouveaux.

Elle leur demande davantage : c'est de communiquer la Revue et de recruter des abonnés. Plus le nombre en sera grand, plus l'importance du périodique augmentera.

Elle accepte enfin les offres de publicité commerciale (feuilles rouges) dans le seul but de couvrir en partie ses dépenses. Les tarifs, identiques à ceux des autres Revues, sont *de 400 francs pour une page annuelle, de 250 francs pour une demi-page, de 100 francs pour un quart de page.*

Enfin pour faciliter cette publicité aux petits commerçants, elle leur offre un huitième de page pour cinquante francs par an.



En souscription.

Pour paraître en 1934 :

NAPOLÉON UNIVERSEL, histoire et guerres, Sainte-Hélène, par M. René de Vivie de Régie, rédacteur à la *Revue des Etudes Napoléoniennes*, de la société des Etudes historiques.

Trois volumes grand in-8°, pour chaque tome, environ 60 francs.

A souscrire chez l'auteur, Villa Arcole, Arcachon (Gironde).



DIRECTION :

Professeur A. AMBROSI-R., 26, Rue Monsieur le Prince, PARIS (VI°)

REVUE DE LA CORSE

ANCIENNE ET MODERNE

LES BUTTAFOCO

(Antoine et Mathieu)

1707-1758 ET 1731-1806

Nom bien connu et pas toujours en bien, du moins dans un certain camp. Il a été porté notamment (1) par deux hommes, le père et le fils, qui furent étroitement mêlés aux graves événements du XVIII^e siècle et eurent leur moment de

(1) Il y eut en effet d'autres Buttafoco (nous pouvons en citer cinq) évidemment parents des deux précédents, d'abord un Gio Simone, né à Vescovatu, le 1^{er} janvier 1704, qu'on voit figurer successivement comme enseigne en 1760, puis sous-lieutenant (1763) et lieutenant (1765), successivement au Royal Corse et au Royal Italien, enfin, en 1770, comme aide-major du régiment d'infanterie corse de Buttafoco. Ses notes le représentent comme un « officier fort appliqué et de grande espérance ».

D'autre part, par l'abbé de Germanes (**Histoire des Révolutions de Corse**, tome 3) nous connaissons la mort tragique d'un autre membre de cette famille :

« On leva, dit-il, pendant la guerre de 1762 et de 1763 deux régiments... Un officier français, réputé prussien, se chargea de les discipliner à la prussienne... Un jour que la compagnie prussienne (composée en grande partie de déserteurs génois) faisait l'exercice à feu devant Olmeta, Jean-Baptiste Buttafoco (Girolami-Cortona lui donne le prénom de Titus), colonel d'un des deux régiments, regardant la manœuvre du haut d'une terrasse, reçut à côté de Paoli, un coup de fusil qui le blessa à mort. Le général, justement effrayé d'un si mauvais augure, cassa la compagnie... etc.

Un second Jean-Baptiste Buttafoco est cité un peu plus loin, par le même auteur, comme chargé avec Jean Quilicu de Casablanca, de percevoir les revenus de l'Etat paoliste en qualité de Receveurs généraux des finances.

Enfin un troisième Jean-Baptiste, celui-là d'une génération postérieure, est encore cité par Arthur Chuquet (**Jeunesse de Napoléon**, tome 1) « comme jeune noble à dépayser » et admis en conséquence (vers 1776) par le Gouvernement de Louis XVI à l'Ecole royale de Vendôme (pour Bonaparte, c'était à Brienne).

En revenant à l'abbé de Germanes, nous voyons également mentionné (même ouvrage, même tome) un Sébastien B. Ce « Conseiller du Conseil Suprême » et son collègue Vinciguerra, à la suite du mouvement de soumission de plusieurs pièves, écrivirent au Marquis de Chauvelin « qu'ils allaient déposer leurs emplois » et vinrent se remettre entre ses mains (septembre 1768). Dans une autre circonstance, à propos de la capitulation de Borgu, il est encore question de ce Sébastien. Nous reviendrons sur ce sujet.

célébrité et d'importance, le second surtout, et furent officiers français avant que leur patrie insulaire fût devenue elle-même française.

C'est dire que le Royal-Corse, régiment d'élite, créé en 1734 et qui, à part une courte interruption de deux ans (2), exista jusqu'en 1788, les compta dans ses cadres et leur permit de montrer, de développer au service de Louis XV, c'est-à-dire de la France, des qualités ataviques qui les firent marcher de pair avec les meilleurs officiers continentaux et leur valurent de leurs chefs la plus favorable opinion.

*
**

Antoine Buttafoco naquit à Bastia, le 4 novembre 1707, d'une famille des plus anciennes et des plus marquantes de la Casinca. On connaît ses « Mémoires de guerre » dont le Bulletin des Sciences historiques de Corse a publié un important fragment (texte italien avec traduction française du Baron Cervoni) (3).

Ils nous apprennent que, désigné comme un des six otages exigés par le Roi de France en garantie du traité à intervenir avec les insulaires, le jeune homme dut quitter la maison paternelle de Vescovatu le 14 juillet 1738 pour se rendre à Bastia, à la disposition du comte de Boissieux, le lieutenant-général commandant les troupes d'occupation françaises.

Accueilli, ainsi que ses compagnons, avec la plus grande

(2) Ce régiment créé le 10 août 1734 fut une première fois licencié le 21 décembre 1763 (incorporé au Royal Italien, dont il forma le second bataillon). Rétabli le 15 novembre 1765, il fut dissous définitivement en mars 1788, transformé en deux bataillons d'infanterie légère (Chasseurs-Royaux corses et Chasseurs corses) qui disparurent eux-mêmes pendant la Révolution, utilisés respectivement en 1794, lors du célèbre « amalgame » pour la composition des 3^e et 4^e demi-brigades légères.

(3) Ce manuscrit des « **Memorie di Guerra** » est autographe et embrasse une période de dix ans de 1738 à 1748. C'est M. le conseiller Ange de Gafforj, son propriétaire, qui a eu l'obligeance de le mettre à la disposition de l'écrivain précité.

Pendant les loisirs de ses neuf ans de retraite, l'activité littéraire de notre ancien capitaine ne se borna pas là et on sait également par Colonna de Cesari Rocca (page xv de son Introduction bibliographique à l'Histoire de Corse écrite en commun avec M. Louis Villat) que nous lui devons la connaissance d'une des deux principales versions de la chronique de Giovanni (l'autre, la plus répandue, est de Marc'Antonio Ceccaldi) « par les copies qu'en avait fait exécuter au XVIII^e siècle un officier corse au service de la France, Antonio Buttafoco ».

bienveillance par cet officier général, les otages corses (parmi lesquels Antoine-François Colonna du Delà des Monts) furent bientôt embarqués pour Toulon où, tout d'abord traités avec courtoisie et simplement internés dans la ville, ils purent bénéficier d'une demi-liberté qui, cinq mois après, dans les premiers jours de 1739, à la suite des derniers événements en Corse, fut changée en une détention sévère, au début surtout, dans la citadelle de Marseille (fort St-Nicolas) et que leur détresse financière rendit plus rigoureuse (3).

Il en fut ainsi, avec quelques adoucissements cependant, jusqu'au 14 octobre, date de leur libération. Le gouvernement royal venait de créer un régiment corse et son colonel (de Villeneuve comte de Vence) étant venu visiter les pauvres prisonniers (on peut employer ce mot) proposa et fit accepter à deux d'entre eux, Buttafoco et Colonna, des commandements de compagnie et le grade de capitaine dans le nouveau corps dont la première garnison fut Antibes.

Xavier Poli, dans son « **Histoire Militaire des Corses** », ouvrage très documenté auquel il faut souvent se reporter, a donné la liste nominative des 41 officiers de ce régiment qu'on appela le Royal Corse(4). Il devait verser souvent son sang pour la France et, sous les ordres des maréchaux de Saxe et d'Estrées, s'illustrer sur les champs de bataille de Flandre et d'Allemagne (Guerres de la Succession d'Autriche et de Sept ans) (5).

*
* *

Ce serait trop compliquer le présent travail que de citer les nombreuses affaires auxquelles Royal-Corse, embrigadé avec Dauphin, prit part pendant la campagne des Flandres, mais il est indispensable cependant de citer celle du bois devant Gorkum (non loin de Tirlemont et de Louvain) le 13 juin 1746. Buttafoco, à la tête des grenadiers de son régi-

(3) Ce manque d'argent, le traitement accordé aux otages ayant été fortement diminué, obligea Buttafoco à s'abstenir de souper le soir pendant plusieurs mois.

(4) Tous nationaux, à l'exception du Colonel, du Lt-Colonel et du major. On y remarque aussi 8 jeunes volontaires dont Mathieu Buttafoco alors âgé de huit ans.

(5) Pendant la première de ces guerres, sièges d'Ypres et de Tournay, bataille de Fontenoy, siège d'Ath, de Berg-op-Zoom et de Maëstricht, bataille de Rocoux ; pendant la seconde, bataille d'Hastembeck et de Crefeld où les pertes que fit Royal-Corse furent telles que le Ministre rappela le régiment en France, pour lui permettre de se recruter, et ne l'utilisa plus, pendant le reste de la guerre que pour la défense des côtes de l'Aunis menacées par les Anglais

ment, avait été chargé de s'emparer du saillant gauche de ce bois, pendant que deux compagnies de Royal-Vaisseaux attaqueraient le front de la position ; l'énergie et la décision de nos soldats, animés par l'exemple de leurs chefs, intimidèrent l'ennemi et le firent reculer. Mais devant une seconde ligne de résistance (une redoute) énergiquement défendue, nous subîmes de cruelles pertes : quatre officiers et plus de cinquante hommes, mis hors de combat en quelques minutes. Notre capitaine fut du nombre, « blessé au col », mais dès le 16 le Ministre lui faisait connaître que le Roi le nommait chevalier de Saint-Louis, en récompense de sa bravoure et de son dévouement.

Au mois de mai 1749, après cette longue guerre qui se termina par le traité d'Aix-la-Chapelle, Antoine rentra en Corse avec son fils Mathieu, alors âgé de 17 ans, qui avait fait en qualité d'officier toutes les campagnes auxquelles son père avait pris part.

« Ici — a écrit en 1881 le baron Cervoni, dans sa notice sur Antoine Buttafoco — ici s'arrête la carrière militaire de ce dernier. Un brillant avenir lui était peut-être réservé si une mort prématurée n'était venue mettre fin à ses jours. Il mourut, à peine âgé de 50 ans, le 29 mars 1758 » (6).

Il faut ajouter, pour rendre justice à ce brave et modeste officier, que pendant ses quinze ans au Royal-Corse c'est avec la plus grande loyauté qu'il servit la France, sans manquer, en quoi que ce soit, à ce qu'il devait au pays natal. Et, si le rôle qu'il a joué dans l'Histoire a eu moins d'éclat que celui de son fils, son attitude n'a jamais été diversement interprétée ni sa mémoire discutée.

*
**

Après le père, le fils plus connu et sur lequel nous pouvons nous étendre plus longuement. Né le 28 décembre 1731 à Vescovatu (sa mère s'appelait Contessa et était une Colonna Ceccaldi) Mathieu Buttafoco bénéficia, dès son enfance, des faveurs que le gouvernement français, à l'occasion de la création du Royal-Corse, accorda dans un but politique aux familles des gentilshommes corses qui tinrent à honneur d'entrer dans ses cadres.

Nous avons déjà dit que dès l'âge de huit ans, il figura

(6) En tous cas il était encore en activité en 1755. La composition du cadre d'officiers du Royal-Corse, à cette époque, indique le capitaine Antoine, comme commandant la compagnie de grenadiers, et Mathieu comme lieutenant de la compagnie Baldassary.

sur les contrôles du nouveau corps, comme volontaire. Son dossier le mentionne comme enseigne en 1741, au Royal-Italien (rang du 16 mai) ; en 1746 (5 mars), il est lieutenant ; le 20 mars 1758, il est capitaine, à vingt-sept ans par conséquent, et le 28 octobre 1760 il est promu « ayde-major ». Avancement rapide, mais justifié par des services de guerre, car, outre ses campagnes précédentes, il a la bonne fortune de participer à la conquête de Port-Mahon, glorieux fait d'armes sur lequel nous allons donner quelques détails empruntés à l'ouvrage de M. Frédéric Lacroix (« L'Univers ») sur les Baléares :

Au début de la guerre de Sept-ans, en avril 1756, quand il s'agit de reprendre Port-Mahon aux Anglais qui s'étaient emparés de Minorque en 1708, voulant en faire leur base navale en Méditerranée, une flotte française commandée par La Galissonnière débarqua dans l'île un corps expéditionnaire sous les ordres du maréchal de Richelieu. En mai, l'amiral anglais Byng, venu au secours de la place assiégée, fut complètement battu par l'amiral français et paya de sa vie sa défaite, car traduit devant une cour martiale, il fut condamné à mort et fusillé à son bord.

Après les plus grandes difficultés, car la place était très forte, Richelieu, vaillamment secondé par Maillebois (7), triompha de la vigoureuse résistance de l'ennemi, et, Port-Mahon réputé imprenable et attaqué de tous les côtés à la fois, succomba devant un assaut furieux. Nos soldats descendirent dans les fossés creusés à pic à vingt et trente pieds de profondeur, posèrent hardiment des échelles ; officiers et soldats s'y précipitèrent, s'aidant, se portant les uns les autres, et tous les ouvrages extérieurs furent enlevés à l'arme blanche, malgré un feu d'artillerie continuel.

Cependant la place n'était pas encore prise et sans la mort du commandant en second, qui seul connaissait le secret des quatre-vingt mines placées sur les remparts dont nous venions de nous emparer, et qui fut frappé au moment où il allait donner l'ordre d'y mettre le feu, nos soldats auraient fait preuve d'un courage inutile. Cette mort amena la reddition de 3.000 Anglais et Richelieu entra dans la ville le 28 juin 1756.

Nous devons y rester — et Buttafoco y tenir garnison — jusqu'à la fin de l'année 1762, jusqu'aux préliminaires de

(7) Qu'il ne faut pas confondre, bien entendu, avec l'officier général qui fit la campagne de Corse de 1739, devint Maréchal de France en 1741 et mourut en 1762. Il s'agit de son fils ou plutôt de son neveu Yves Marie Desmarests, comte de Maillebois (1715-1791) dont nous ne pouvons faute de place relater ici les brillants services de guerre. En 1756, il était « Premier lieutenant-général à Minorque ». Les Maillebois descendaient de Colbert.

paix qui aboutirent, le 10 février suivant, au traité de Paris et à la restitution de Minorque à l'Angleterre.

C'est au début de cette même année 1762 (le 23 mai, avis du 26) que Mathieu de Buttafoco fut fait chevalier de Saint-Louis, faveur rare, car ayant débuté comme enseigne le 16 mai 1741, il n'avait que 21 ans de service et le règlement, à moins de blessures graves ou d'actions d'éclat, n'accordait cette croix qu'après 24 ans de service à un capitaine (8).

*
* *

Mais ce n'est pas seulement comme soldat, si brave qu'il ait pu être, qu'il faut apprécier Mathieu Buttafoco. Ce serait le sous-estimer. Il avait des visées politiques bien au-dessus de son grade. Au lendemain de l'expédition dont nous venons de donner un bref raccourci et dont le succès constitua un des plus grands événements militaires du siècle, notre jeune officier, intelligent et ambitieux, voulant, comme la majorité de ses compatriotes, la fin de l'odieuse domination génoise, et, pour ce résultat s'improvisant homme d'Etat, allait avoir recours à la France, à cette France dont, sans le traité de Cateau-Cambrésis, la Corse eut fait partie depuis plus de deux cents ans (9).

On verra plus loin, aux Appendices, la lettre et le mémoire qu'il n'hésita pas à adresser en janvier 1768 au principal ministre de Louis XV, le duc de Choiseul, qui cumulait à la fois les Départements de la guerre et de la marine, pour solliciter son concours — on peut presque dire pour lui donner des conseils — initiative que des officiers d'un rang bien plus élevé auraient peut-être hésité à prendre. Mais ne voit-on pas, encore maintenant, de modestes insulaires en faire autant à l'égard de hauts fonctionnaires, qui ne songent pas d'ailleurs à s'en formaliser ?

Il faut croire qu'il en fut de même pour le cabinet de Versailles. La Cour accueillit avec faveur les suggestions de ce Corse à moitié Français, témoin des lettres du 19 novem-

(8) Après 22 ans à un major, après 20 ans à un lieutenant-colonel, après 18 ans à un colonel (X. Poli, ouvrage cité, tome 2, page 111).

(9) Avant d'en arriver là, et c'est le moment de le rappeler, Buttafoco était entré en relation épistolaire avec Jean-Jacques Rousseau. **A questa medesima epoca**, nous dit Renucci, tome I p. 70-71 (celle de la première venue en Corse de Marbeuf, c'est-à-dire octobre 1764) l'officier corse, à l'instigation de Paoli avec lequel il était très lié, correspondit avec le philosophe de Genève **invitandolo a dare un codice di politiche istituzioni alla Corsica**. Comme on le sait, les circonstances s'opposèrent à ce que le beau projet eut une suite.

bre 1764, adressées, l'une au comte de Marbeuf (10) et écrite « au sujet de l'Isle de Corse et de la correspondance qu'il faut avoir avec M. de Buttafoco », l'autre à ce dernier lui donnant une mission en Corse, lui en traçant le programme et lui faisant entrevoir « une perspective agréable et utile à tous égards, s'il ne négligeait rien pour remplir convenablement les intentions du Roy ».

Par suite de l'incorporation de Royal-Corse à Royal-Italien, le capitaine Mathieu Buttafoco était devenu l'aide-major du régiment unique, constitué à deux bataillons. Mais ce groupement, dont on reconnut vite les inconvénients (fréquentes querelles, etc.) ne dura pas trois ans, et le 15 novembre 1765 une décision royale rendait au régiment corse son autonomie, importante mesure dont l'exécution allait incomber à notre officier.

Escomptant en effet son ambition, l'influence qu'il pouvait avoir sur Paoli, et en espérant beaucoup pour ses desseins d'annexion, le Ministre allait en faire le Colonel du corps ainsi rétabli, mais à des conditions que font connaître les deux lettres précitées, reproduites en entier à la fin de ce travail.

On y envisageait le rétablissement de Royal Corse comme la récompense de son zèle et de son succès, comme le témoignage « de la satisfaction que le Roy aurait de sa conduite politique et de sa conduite militaire pendant le séjour qu'il ferait en Corse ».

*
**

Buttafoco, au cours de son congé de semestre, but avoué de son voyage au pays natal, dut évidemment remplir les conditions exigées et réaliser tout ce qu'on attendait de lui, car le 15 novembre 1765 le régiment corse était reconstitué et le 27 du même mois, il en était nommé colonel, commandement qu'il échangea le 1^{er} octobre 1769 contre celui d'un régiment qui prit son nom.

C'est entre ces deux dates, 1765 et 1769, que se succédèrent la campagne diplomatique et la campagne militaire qui fixèrent le destin de Paoli et décidèrent du sort de la Corse.

(10) Depuis le 9 octobre 64, Marbeuf était en Corse, débarqué avec les premiers bataillons français. Il conserva le commandement jusqu'à l'arrivée (le 8 août 68) du marquis de Chauvelin qui, disgracié après ses insuccès (Borgu, etc.) fut lui-même remplacé en avril 69 par le comte de Vaux. Personne n'ignore d'ailleurs que Marbeuf redevint commandant en chef à partir de 1772 et que le véritable proconsulat qu'il exerça dans l'île dura jusqu'à sa mort en 1786.

Royal-Corse n'y fut pour rien. On songea bien un instant à le faire passer dans l'île, pour le faire prendre part à l'expédition, mais comme nous l'avons déjà dit (notice sur le général de Gaffori, n° 67 de la Revue), le plus grand nombre des officiers se refusèrent à porter les armes contre leurs compatriotes.

Par contre, le colonel de Buttafoco « jugea qu'il était temps de rendre au pays la paix dont il avait tant besoin, en coopérant activement à toutes les opérations de l'armée du Roi ».

Lorsque le comte de Vaux, successeur de Chauvelin disgrâcié, débarqua à St-Florent avec d'importants renforts, au commencement d'avril 1769, les forces françaises consistèrent dans quarante-cinq bataillons d'infanterie, quatre régiments de cavalerie, plusieurs compagnies d'artillerie, d'ouvriers du génie et de sapeurs. Un corps de volontaires corses, sous les ordres du colonel Buttafoco (leurs compatriotes paolistes les appelaient **Vittoli**, du nom de l'écuyer traître qui, d'après la légende, arquebusa dans le dos son maître Sampieru) grossissait l'armée royale qui, par contre, trouva devant elle la levée en masse de tous les insulaires décrétée le 26 avril.

Il faut dire équitablement qu'avant d'en arriver là, Buttafoco était passé par divers états d'âme. D'abord Paoli, désormais sans illusions sur le plan de Choiseul, avait fait appel à l'amitié du colonel et l'avait instamment prié de demander au Ministre français de renoncer à ses projets de conquête, le mettant en garde contre l'indignation des Corses et le mécontentement probable de l'Europe. Son envoyé s'exécuta mais ne reçut que l'accueil le plus décourageant, le refus le plus hautain.

Plus tard, au cours des événements, cette attitude de simple négociateur (11), de simple chargé de mission (12), se modifia. Se laissa-t-il séduire par le Ministre de Louis XV comme l'affirme un historien ? A notre avis, ce n'était pas nécessaire et son éducation, toute française, suffisait à expliquer une mentalité qui a étonné. Ce qu'il y a de certain c'est que c'est à son appel que répondirent les premiers volontaires corses.

Il y en eut plusieurs compagnies. Toutes prirent part à l'expédition et leur rôle se confondit avec celui de l'armée

(11) Commencée dès 1764 avec Marbeuf (Abbé de Germanes : **Histoire des Révolutions de Corse**, III, p. 19).

(12) Même ouvrage : III, p. 33. Buttafoco représenta au duc de Choiseul que Paoli demanderait à capituler sitôt qu'il verrait arriver en Corse un nouveau renfort de troupes françaises.

française dont elles partagèrent les dangers et les pertes sérieuses, nous dit X. Poli. On a flétri ces volontaires du nom de traîtres, mais l'écrivain précité s'est efforcé d'atténuer cette sévérité, et on lira avec intérêt ce qu'il en dit à la page 215 du tome II de son **Histoire militaire des Corses**.

Général COLONNA de GIOVELLINA.

Ange Mathieu BONELLI

dit ZAMPAGLINU (1)

II

Jusqu'en 1792, Zampaglinu et ses deux fils avaient été très heureux d'être utiles à la fois à Pascal Paoli et aux Bonaparte. Mais l'expédition de Sardaigne provoquera une véritable catastrophe et ils eurent à prendre position pour ces derniers ne voulant pas trahir leur idéal de liberté. En effet, mis en éveil par l'ambition du jeune Napoléon, craignant les intrigues de Saliceti et d'Arena, mal conseillé par ses partisans et de plus écœuré par les décrets de la Convention, Pascal Paoli ne tarda pas à suivre une ligne de conduite et une politique douteuses, notamment lors de cette malheureuse expédition de Sardaigne à l'occasion de laquelle ses adversaires l'accusèrent de trahison. Et, le 6 avril 1793, les Commissaires du peuple Saliceti, Delcher et Lacombe Saint-Michel débarquèrent à Bastia pour y enquêter sur son cas. Alors, une grande confusion se répandit à travers toute la Corse. Partisans et adversaires de Paoli furent vite prêts aux pires extrémités. On commença par accuser Paoli de vouloir livrer son pays aux Anglais, et, comme il finit par les appeler à son secours, il fut décrété d'accusation et traduit, ainsi que Pozzo di Borgo, à la barre de la Convention. La nouvelle en parvint le 17 avril à Bastia et le 21 à Ajaccio. Ce fut la goutte d'eau qui fit déborder le vase. En vain Bonaparte tenta-t-il un appel au Pouvoir central en faveur du vieux général ; les partisans de celui-ci n'en ameutèrent pas moins, contre lui et sa famille, la population d'Ajaccio. Le jeune Napoléon fut même arrêté à Bocognano par les Morelli

(1) Cf. no 73.

(5 mai 1793) et ne dut d'être délivré qu'au dévouement de Vizzavona, de Toussaint Bonelli et de leurs parents et amis. D'autres troubles, de plus en plus graves, se produisirent sur divers points de l'île. Dans la région de Vicu, notamment, les Paolistes attaquèrent les troupes républicaines. Le propre fils de Zampaglinu, François, à la tête des colonnes mobiles du Liamone, leur disputa le terrain pied à pied, et, à forces inégales, leur tint tête pendant un mois (23). Mais, en raison des dangers plus grands qui menaçaient ailleurs les républicains, les Commissaires du peuple et le général Casabianca prescrivirent à François Bonelli de se replier sur Bocognanu et d'y tenir garnison jusqu'à nouvel ordre. C'est ainsi que ce dernier tint quartier, pendant quarante-six jours, dans son propre village ; il dut même fournir les vivres nécessaires à cinquante de ses parents et amis républicains qu'il avait recrutés pour défendre le Celavu contre l'insurrection des Paolistes (24).

Il est à peu près certain que Zampaglinu, au cours de ces derniers événements, soutint les efforts de son fils François, tout au moins à Bocognanu. On ne comprendrait pas autrement que François Bonelli eût pu s'y maintenir sans cette assistance. Toutefois, le vieux patriote conservait encore trop d'amitié pour la personne de Paoli et il ne faut pas s'étonner qu'il n'ait pas pris les armes contre lui. Il se contenta donc d'aider son fils, désapprouvant ainsi le rapprochement anglo-corse. Constatons également, avec Renucci, que Paoli n'eut plus, en l'occurrence, à ses côtés, ni les Casalta, ni les Casabianca, ni les Gentili, tous ardents patriotes qui, jadis, avaient combattu, sous ses ordres, pour l'indépendance. Précisément, dans la *Storia di Corsica*, Renucci cite les Bonelli de Bocognanu parmi les trente-trois familles, sans compter les autres, qui, adaptées aux idées nouvelles, abandonnèrent leur idole pour défendre la France contre les Anglais (25). Cependant Zampaglinu, il faut le répéter, ne prit pas les armes pour courir sus aux Anglo-Paolistes. Le fragment de ce chant, rapporté par l'écrivain Tommaseo, paraît plutôt concerner son fils François que lui-même :

(23) Attestation des municipalités des cantons de Vicu, Cinarca, Celavu et des municipalités du Cruzzini (18 thermidor - 5 fructidor an v). Archives de MM. les Frères Colomboni (Bocognanu).

(24) Attestation de la municipalité de Celavu (8 prairial an vi). Archives des Frères Colomboni.

(25) Voir également : Général Colonna de Giovellina : Le général Gentili (*Revue de la Corse*, mai-juin 1929).

« D'Ajaccio venga
 « Bonaparte
 « Che sta scoprendo
 « Tutto l'ingegno e l'arte
 « Per andar addosso a Paoli.
 « Rovescia tutte le carte »
 « E parlar voglio
 « Ancor di Zampaglinu... » (26).

*
 * *

Les deux fils de Zampaglinu se distinguèrent à Saint-Florent et à Bastia où François fut fait lieutenant-colonel et Ange-Toussaint, capitaine, par les Commissaires du peuple. Mais, maîtres de Saint-Florent (26 février 1794), de Bastia (22 mai 1794) et de Calvi (1^{er} août 1794), les Anglais le furent bientôt de toute la Corse. Il n'y eut plus dans l'île de troupes françaises et nombre de partisans républicains étaient partis avec elles. Le corps, dont faisaient partie les deux frères Bonelli, et qui, sous le commandement des généraux Mouret et Gentili, s'organisait à Toulon en vue d'un prochain débarquement en Corse, ne put même pas s'embarquer (27). D'ailleurs, dès le 10 juin 1794, Paoli avait convoqué une consulte à Corte ; dix jours après Pozzo di Borgo y avait fait acclamer la Constitution anglo-corse que sir Gilbert Elliot s'était empressé d'accepter au nom du roi d'Angleterre. Toutefois, les Anglais usant de méfiance à l'encontre de Paoli, avaient donné la vice-royauté à Elliot et fait Pozzo di Borgo président du Conseil d'Etat. Alors, Paoli, que la déception ulcérait, s'était retiré à Morosaglia et sa maison était rapidement devenue le rendez-vous de tous les mécontents. Ce que voyant, Elliot avait fini par le faire appeler à Londres, à destination de laquelle le vieux général s'était embarqué, à Saint-Florent, le 14 octobre 1795.

Le départ de Paoli ne rendit pas la sécurité aux Anglais dans l'île. Le Provincial-Corse, qu'ils avaient créé avec les débris des milices paolistes, n'eut pas, pour lui, la sympathie de tous. Le régime fut mis en cause par beaucoup. Nelson eut beau multiplier ses croisières, les réfugiés corses n'en correspondirent pas moins avec leurs parents et amis restés dans l'île. La situation devint vite difficile. Nombre de Pao-

(26) Cité par J.-M. Salvadori : *L'âme corse*.

(27) Général Colonna de Giovellina : *Le général Gentili (Revue de la Corse, 1929)*.

listes, irrités de la disgrâce et de l'exil de leur idole, commencèrent à penser que la Corse retirerait d'immenses avantages de son retour à la France. Quant aux républicains, ils espérèrent, de plus en plus, que cet événement se réaliserait bientôt. Le départ de Paoli provoqua donc un certain rapprochement entre les uns et les autres. Le Vice-Roi fut même convaincu que le général traitait secrètement avec la République, et, dès le 2 septembre 1795, il n'avait pas hésité à écrire à son gouvernement : « J'ai reçu, ces jours derniers, « certaines informations qui me donnent tout lieu de croire « que des lettres sont échangées entre le général Paoli et les « républicains corses de Gênes dont fait partie Saliceti (28) » Mais bien avant cette date, de nombreuses intrigues s'étaient nouées un peu partout à travers la Corse, et l'idée d'y tenter un débarquement avait été à nouveau reprise par le Gouvernement français. En effet, dans les premiers jours de mars 1795, la flotte du contre-amiral Martin, qu'accompagnait le représentant Le Tourneur, forte de 24 unités, avait appareillé vers la Corse. Malheureusement un violent coup de vent avait séparé le contre-amiral de son escadre, incident dont Nelson avait profité pour obliger les vaisseaux français à rentrer à Toulon (29).

Pendant que se déroulèrent tous ces événements, Zampaglinu devint le chef des mécontents du canton de Celavu et des pays voisins. Il y encouragea, notamment, la grève des impôts que Paoli avait préconisée bien avant son départ pour Londres. Au mois d'août 1795, des incidents, annonceurs d'événements plus graves, se produisirent à Bolognanu, Tavera et Mezzana. Les habitants de ces villages, prenant exemple sur ceux du Rostinu, excités par Paoli lui-même, brûlèrent en effigie Peraldi et Pozzo di Borgo et, dit Elliot, jetèrent « dans les flammes certains actes du Parlement ».

Le Vice-Roi ne voulut voir dans ce mouvement de révolte que « des dissensions particulières et des animosités personnelles fondées sur des motifs purement locaux ». Mais, quand on songe à tout ce qui se produisit par la suite, on a l'impression bien nette qu'il s'efforça de rassurer son Gouvernement, pensant que tout rentrerait dans l'ordre dès qu'il aurait obtenu l'exil de Paoli, sa bête noire. Toutefois,

(28) Elliot : Correspondance avec le Gouvernement anglais (Traduction de Sébastien de Caraffa).

(29) Léon Guérin : Histoire Maritime de France.

à la nouvelle des troubles de Bocognanu et Tavera, Elliot avait ordonné à une commission escortée de « cent hommes d'armes » de « se transporter sur les lieux pour découvrir les coupables et les poursuivre ». C'est alors qu'avaient éclaté des troubles semblables à Mezzana, dont, par surcroît, la population s'était opposée au passage d'une compagnie du 4^e bataillon du Provincial-Corse, laquelle venait d'être levée et était en marche pour se rendre à Cervione. On voit, par là, combien était devenue critique la situation des Anglais dans la vallée de la Gravona. Cependant le Vice-Roi continuera à se leurrer. Le 27 novembre 1795, il écrira à son Gouvernement : « On commence à payer les impôts. L'insurrection de la Mezzana s'est apaisée ». Le 26 décembre suivant, il se trompe encore dans son rapport au sujet de la dernière session parlementaire de Corte. « J'ai eu le plaisir, écrit-il, de constater que toute tentative de désordre était « aussi faible en dehors que dans le Parlement ». Les faits lui donneront bientôt un démenti formel et feront la preuve que le feu n'avait pas cessé de couver sous la cendre. D'ailleurs, de Corte même, et en pleine session parlementaire, Elliot avait dû réprimer une révolte éclatée dans le Boziu, dont les villages avaient résisté aux gendarmes chargés de percevoir l'impôt foncier. Il avait dû envoyer, dans cette région, le major. Pringle à la tête de cent soldats du 51^e régiment, de trois cents hommes du 3^e bataillon corse, de cent gendarmes et, a-t-il ajouté, de cent habitants de Corte. Un tel déploiement de forces avait, il est vrai, étouffé dans l'œuf cette tentative de révolte du Boziu. Mais les temps étaient désormais révolus. La fortune allait bientôt passer dans le camp des mécontents et des insurgés.

Dans le Celavu, où s'agitait toujours Zampaglinu, l'insurrection n'avait pas du tout été apaisée ; bien au contraire, l'exil de Paoli lui avait donné une certaine recrudescence. Les habitants, officiers municipaux en tête, continuèrent à refuser l'impôt. Aussi North, le secrétaire d'Etat, écrivit-il de Bastia, le 6 janvier 1796, au podestat Ferri : « Je vous prie de m'informer officiellement et d'urgence de la conduite « qu'ont tenue les officiers municipaux de Bocognanu pour la répartition et le paiement des impôts (30). La réponse de Ferri n'ayant pas été satisfaisante, le Secrétaire d'Etat lui écrivit, le 29 janvier 1796, pour l'informer que le Vice-Roi venait de destituer les officiers municipaux

(30 et 31) Correspondance du Secrétaire d'Etat (Archives départementales d'Ajaccio. (L. 347, F. 3).

et lui prescrire de procéder à l'élection d'une nouvelle municipalité (31).

Il devenait indispensable d'appuyer de telles mesures par la force, d'autant plus que Zampaglinu excitait à la désobéissance et faisait miroiter aux yeux de tous l'espoir d'un prochain retour de Paoli en Corse. Le lieutenant-colonel Pringle, envoyé de Corte à Ajaccio pour y procéder à la réforme du bataillon corse, avait donc laissé à son passage, à Bocognanu, deux compagnies de gendarmes fortes de 64 hommes. Mais les habitants, leur ayant ordonné de partir, les cernèrent dans leurs cantonnements devant leur refus de s'exécuter.

Dès que la nouvelle de cette révolte lui en parvint, le Vice-Roi prit les mesures suivantes : 1°) d'accord avec le lieutenant-général Trigge, il décida de détacher de Corte sur Bocognanu le major Logan avec 200 hommes du 51^e régiment et environ 50 gendarmes ;

2°) il prépara une loi martiale pour la faire proclamer à Bocognanu et désigna pour accompagner les troupes comme commissaire, Belgodère, conseiller d'Etat ;

3°) il nomma un tribunal martial présidé par Belgodère et ordonna aux membres qui le composaient de quitter Corte avec l'expédition ;

4°) enfin, il donna comme instructions au gouverneur d'Ajaccio, Vauchhope, et au lieutenant-colonel Pringle d'agir pour soutenir les troupes à Bocognanu (32).

De son côté, le Secrétaire d'Etat prescrivit « al signore Brandi avvocato del Re in Ajaccio », de seconder Belgodère et de lui communiquer, à toutes fins utiles, un mémoire que lui avaient adressé les officiers municipaux de la piève de Celavu (33).

Les 50 gendarmes, partis de Corte un jour plus tôt que le détachement du 51^e régiment, ne tardèrent pas à être rendus à Bocognanu. Leur capitaine, Casabianca, intima aussitôt l'ordre aux magistrats municipaux de faire verser les impôts. Mais les habitants s'y refusèrent. Entre temps, le major Logan et ses deux cents soldats étaient arrivés à Vivario. Une abondante chute de neige et la résistance des Bocognanais les empêchèrent de franchir le col de Vizzavona. De même

(32) Elliot : Dépêche au Duc de Portland, en date du 5 avril 1796. (Traduction de S. de Caraffa).

(33) Correspondance du Secrétaire d'Etat (Archives départementales d'Ajaccio) (L. 347. F. 3).

une vingtaine de gendarmes partis d'Ajaccio furent obligés de se replier sans avoir été d'aucun secours pour les 114 camarades qui se trouvaient bloqués dans le village. Zampaglinu, qui était le chef des insurgés de Bocognanu, continuait à envoyer des émissaires dans les villages voisins pour les pousser à la révolte.

Cette situation durait depuis plusieurs jours lorsque le Vice-Roi se résigna à faire donner l'ordre aux 114 gendarmes de Bocognanu d'avoir à se replier sur Vivario pour s'y joindre aux troupes du major Logan. Si nous devons en croire la correspondance d'Elliot, les habitants consentirent à les laisser partir. Mais les officiers, qui connaissaient l'écriture de Belgodère qui avait transmis l'ordre de retraite, craignant d'être trompés, demandèrent que l'un de leurs hommes fut autorisé à se rendre à Vivario. Les insurgés, dont le nombre augmentait sans cesse, refusèrent le laisser-passer. Comme la neige continuait de tomber, les 114 gendarmes privés de secours et de vivres furent contraints de capituler, cependant que battaient en retraite 150 hommes et quelques gendarmes que Vauchhope avait envoyés d'Ajaccio dans l'espoir qu'ils arriveraient à débloquer les assiégés.

D'après le Vice-Roi, les habitants de Bocognanu, pour satisfaisaire des vengeances personnelles, tuèrent le capitaine et son neveu, le lieutenant Casabianca, au moment où les gendarmes quittaient le village avec les honneurs de la guerre. Mais cette version officielle n'est pas la vraie. Elliot continuait à se leurrer sur les véritables sentiments des paysans ; il avait tendance à tranquilliser son Gouvernement. La vérité nous la connaissons par une relation écrite en italien que nous a laissée le fils de Zampaglinu, le colonel A. T. Bonelli (34). La version de Bonelli est la suivante : vers la fin du mois de mars, trois compagnies fortes de trois cents hommes et commandées par les capitaines Casabianca, Giulio et Vittini arrivèrent dans le village de Bocognanu et s'installèrent au hameau de Corsacci. Casabianca intima aussitôt l'ordre aux officiers municipaux de faire verser les impôts ; il fit même arrêter le maire. Puis, le capitaine Vittini et le lieutenant Gogna s'avancèrent sur la place publique et menacèrent de pendre tous les habitants aux branches des châtaigniers. Les Bocognanais répondirent à ces menaces par des coups de fusil. Les troupes du Roi se retirèrent alors

(34) Archives des frères Colomboni à Bocognanu. Cette relation a été reproduite par J.-B. Marcaggi dans la Revue **Kyros** (avril-juin 1925).

dans leurs casernements où elles furent cernées. Le siège dura deux jours. A la fin du deuxième jour, privée d'eau et de vivres, la troupe de Casabianca tenta une sortie en masse. Il y eut lutte au cours de laquelle les capitaines Casabianca, Giuliolo et Vittini furent tués avec d'autres. La troupe rentra à nouveau dans son casernement de Corsacci et capitula le même jour ; les soldats jurèrent de rentrer chez eux au lieu de retourner dans leur garnison.

Il est curieux de rapprocher de ces deux versions la « *Circolare ai Tribunali* » que le Secrétaire d'Etat adressa, le 2 avril 1796, aux tribunaux de l'île, et dont nous donnons ci-dessous la traduction :

« Le Vice-Roi, écrivit-il, m'a chargé de vous informer de « la manifestation qui a éclaté dans la commune de Boco-
« gnanu.

« L'humeur inquiète d'une partie des habitants, leur vie
« pastorale et le malheur qu'ils ont eu d'embrasser les prin-
« cipes pernicioeux de l'anarchie française, les ont toujours
« poussés à se soumettre de mauvais gré à un gouvernement
« régulier selon les lois et fondé sur le respect de la propriété
« et la sécurité des personnes.

« La nécessité de rétablir la tranquillité, dans un lieu
« qui par sa situation commande les principaux points de
« l'île, détermina S. E. à y établir une garnison.

« L'arrivée de cette troupe fit naître la suspicion chez les
« personnes qui trouvent dans leur propre conscience l'ap-
« probation de leurs délits, et ils la reçurent avec des signes
« de dégoût.

« L'intervention de plusieurs personnes zélées (qui mal-
« gré tout y existent) et le sentiment de leur faiblesse les
« contraignit à céder, sans toutefois cacher leurs mauvais
« sentiments ; ils intimèrent à la troupe de partir de suite.

« Les braves militaires qui s'y trouvaient refusèrent fer-
« mement d'obéir à leurs menaces ; mais les rebelles, en-
« couragés par la chute des neiges qui empêchaient la gar-
« nison de communiquer avec les chefs-lieux, ont osé les
« attaquer à main armée.

« Après une courageuse résistance (suivant les dernières
« relations), les séditeux, paraît-il, désespéraient de les
« chasser ; ils veulent l'impunité des délits commis, mais
« ne cessent de se tenir armés et d'arrêter les voyageurs.

« Cette folle et téméraire conduite souleva la désappro-
« bation et l'horreur du Vice-Roi qui prit telles mesures

« pour terminer, comme le veut la sûreté de l'Etat, une « sédition si scandaleuse et si violente.

« Les tribunaux sont invités à travailler l'esprit public en faveur du Gouvernement ». (35)

Quoiqu'il en soit, force resta, pour le moment, aux insurgés de Bocognanu. A présent, des troubles éclatent sur divers points de l'île, à commencer par Fozzanu, et, c'est en vain que le Secrétaire d'Etat adresse des témoignages de satisfaction « ai presidenti delle Giuridizioni » pour le zèle que les tribunaux en général manifestent dans la répression du soulèvement. C'est en vain, que le 2 avril, il réprimande sévèrement Giova Auguste, Fozzani et Antoine-François Carabelli de Fozzanu pour les troubles qui viennent de se produire dans cette localité (36). D'Italie, des réfugiés corses envoient des nouvelles encourageantes aux révoltés. Bientôt, le Vice-Roi refusera d'accepter la demande du roi de Naples de ne pas soumettre les bâtiments napolitains à la visite en mer (10 juin 1796) (37). Cependant Elliot persiste dans son erreur. Se basant sur le rapport de deux officiers de gendarmerie revenus de Bocognanu, il n'hésite pas à écrire que « les habitants de ce village étaient excités à la « révolte, non seulement par la sécurité momentanée que « leur donnait la neige, mais même par cette conviction que « le général Paoli, le général Stuart et le général Moore « étaient déjà à Bastia et que les sujets du Roi aussi bien « que les troupes allaient tous être obligés de jurer obéissance à ce nouveau gouvernement » (38). Il ne voit pas encore nettement, ou plutôt il feint de ne pas le voir, que Zampaglinu et ses partisans, tout en escomptant le retour de Paoli, n'en sont pas moins persuadés que le général Bonaparte va bientôt leur envoyer des secours d'Italie pour chasser tous les Anglais de Corse.

*
**

Cependant, mis au courant des derniers événements qui se déroulèrent à Bocognanu, et le major Logan se trouvant toujours à Vivario avec ses troupes et le tribunal martial, le

(35) Correspondance du Secrétaire d'Etat (Archives départementales d'Ajaccio, L. 347, F. 3).

(36 et 37) Correspondance du Secrétaire d'Etat (Archives départementales d'Ajaccio, L. 347, F. 3).

(38) Correspondance d'Elliot : Lettre du 5 avril 1796 au Duc de Portland. — (Nota : Stuart et Moore avaient été en Corse, et continuaient à être à Londres, les amis de Paoli).

Vice-Roi décida d'entreprendre des opérations de grande envergure contre le Celavu, mais il s'opposa au gouverneur militaire Trigge qui se déclara incapable de forcer les défilés de Bocognanu, étant donnée la résistance des habitants du canton et des villages voisins (39). C'est qu'en effet, les insurgés gardaient tous les passages : Zampaglinu continuait en outre à exciter à la révolte les cantons de Mezzana et de Bastelicà. La Corse fut bientôt en pleine effervescence et Gambini parvint à soulever à nouveau les habitants des environs de Corte et ceux du Boziu, qui formèrent un camp à Bistuglia, interceptant toutes les communications avec Bastia (14 avril 1796).

Dans ces conditions, Elliot fut obligé de temporiser et se contenta d'envoyer North le représenter à Ajaccio dans l'espoir que ce dernier, par son activité et son habileté, saurait calmer les esprits et rétablir l'ordre. En outre, il attendit des troupes d'Italie, qui n'arrivèrent à Bastia que le 22 avril, savoir : six à sept cents hommes du bataillon Dillon et douze à treize cents du Royal Etranger de Roll. Ceux-ci furent dirigés par voie de mer sur Ajaccio où ils n'arrivèrent que le 28 avril. Enfin, le futur chef de ces troupes, que le Vice-Roi arrêta de renforcer de toutes celles qui se trouvaient dans l'île ainsi que de milices à lever, le colonel Villettes, attendu de Cività-Vecchia, n'arriva à Bastia que quelques jours après.

Pendant ce temps-là, à Ajaccio, North parvint, paraît-il, à affaiblir et diviser le parti des rebelles. Toutefois, le Vice-Roi reconnaît que « la garnison d'Ajaccio se trouvait trop faible pour envoyer des détachements dans l'intérieur du pays », et que « les rebelles ont pu se livrer à de grands excès » (40).

Ce fut seulement le 20 mai 1796 que commencèrent les opérations de grande envergure contre Bocognanu. Il ne pouvait être plus tard. D'Italie, parvenaient aux insurgés, et leur donnaient du courage et de l'espoir, les nouvelles les plus rassurantes. Bonaparte venait, en effet, d'écraser les Piémontais à Montenotte (12 avril), Millesimo et Cosséria (13 et 14 avril), Dego (14 et 15 avril), Cava et San Michele (16-19 avril), Mondovi (19 avril), Cherasco (28 avril) et Lodi (10 mai). Enfin, le général victorieux faisait son entrée triomphale dans Milan, le 15 mai.

Mais, revenons à la répression de la révolte de Bocognanu

(39) Elliot : Lettre du 8 avril 1796 au Duc de Portland.

(40) Elliot : Lettre du 25 avril 1796 au Duc de Portland.

et, pour celà, passons la plume à sir Gilbert Elliot : « Nous « quittâmes Corte le 20 mai, écrit-il, et, dans la soirée du « même jour, les troupes étaient concentrées à Vivario. « Le 22, à deux heures du matin, on se remit en marche sur « Bocognanu... Tout s'est exactement passé comme je l'es- « pérais. Les troupes ne trouvèrent pas d'opposition sé- « rieuse... et les défilés de la forêt ne présentèrent point « d'obstacle. Dix pàysans furent, il est vrai, surpris dans la « tour de Vizzavona... Dès l'aube tous les habitants de Bo- « cognanu abandonnèrent leur village...

« Dans l'intervalle, nous n'étions pas moins heureux du « côté d'Ajaccio. Plusieurs villages capitulèrent, et leur sou- « mission était reçue par M. North à des conditions excel- « lentes. Tous les autres cantons demandaient grâce.

« Les troupes d'Ajaccio et de Corte n'étaient plus qu'à « trois heures de marche les unes des autres... » (41).

C'est que Zampaglinu ayant été mortellement blessé dans la forêt de Vizzavona, les Bocognanais se trouvèrent brusquement privés de leur chef. et, se sentant pris entre deux feux, ne purent matériellement plus opposer de résistance utile à des troupes nombreuses et bien conduites. Cependant, la révolte était loin d'être étouffée comme l'a prétendu Elliot. En effet, le Vice-Roi s'apprêtait à châtier les principaux rebelles, lorsqu'il reçut le soir même de son arrivée à Bocognanu des nouvelles inquiétantes du pays qu'il avait laissé derrière lui. L'insurrection y était devenue générale et les révoltés assiégeaient Corte. Il se décida donc à accorder un pardon général aux Bocognanais, pensant ainsi gagner leur cœur et les apaiser définitivement. Après quoi, le Vice-Roi se dirigea en toute hâte sur Corte, cependant que Belgodère se dirigeait sur Ajaccio. La révolte allait partout reprendre de la recrudescence. Zampaglinu, mort, allait continuer à donner du fil à retordre aux Anglais. L'île tout entière, en effet, était frémissante et attendait de nouveaux chefs qui lui assureraient le succès. Partout on entendait le cliquetis des armes, car, comme l'a si bien écrit J.-B. Marcaggi : « Les nouvelles des premiers succès du général Bonaparte en Italie avaient ranimé tous les courages » (42). Et ces chefs que les Corses attendaient, à présent, avec impatience, seront choisis par Bonaparte lui-même ; ce seront les propres

(41) Elliot : Lettre du 5 juin 1796 au Duc de Portland.

(42) J.-B. Marcaggi : Une mission confiée par le Général Bonaparte au commandant François Bonelli (1796).

filis de Zampaglinu, François et Ange-Toussaint Bonelli, qui partiront d'Italie avec une poignée de patriotes, débarqueront au Cap Corse, traverseront l'île du nord au sud, levant partout bien haut « l'étendard de la révolte », et pénétreront, les premiers, dans la citadelle d'Ajaccio, le 15 octobre 1796, les Anglais s'étant, enfin, décidés à évacuer la Corse en toute hâte. De telle sorte que le corps expéditionnaire des généraux Gentili, Casalta et Cervoni, que Bonaparte organisa à Livourne, eut juste le temps d'atterrir dans l'île comme les troupes anglaises accéléraient l'évacuation de Bastia et de Saint-Florent.

Ainsi fut secoué « le joug anglomane » (43) ; ainsi fut vengé, par ses enfants (44), le vieux Zampaglinu, tombé en héros de l'indépendance. Il était juste, pour sa mémoire, de rappeler sa vie glorieuse et les éminents services qu'il rendit à la France émancipée en résistant et luttant, si courageusement, contre le gouvernement anglo-corse, du mois d'août 1795 au mois de mai 1796.

Mad. SÉBASTIEN SILVANI.



(43) Napoléon : Correspondance. T. I, p. 607.

(44) Nous sortirions du cadre de notre sujet, s'il nous fallait narrer, tout au long, comment les Anglais durent évacuer la Corse après la mort de Zampaglinu. Mais nous avons écrit, sur cet objet, tout un chapitre dans notre ouvrage : **Deux compagnons de Napoléon : les frères Bonelli**, ouvrage qui, comme nous l'avons écrit au début de cette étude, est actuellement à l'impression.

“PARMI LE THYM ET LA ROSÉE”

Deuxième Partie

Ainsi, Jérémie intarissable de malheurs ou imaginaires ou surfaits, le berger ne cessait de se plaindre.

Les yeux embués de larmes, des larmes dans la voix, il joignait aux inflexions, au tremblement, aux cassures de sa parole, l'attestation de mains persuasives qui « travaillaient » le doute, comme des doigts d'infirmière une toile à mettre en charpie.

Quelque méfiance qu'il inspirât, il finissait — sinon par convaincre et attendrir — du moins par troubler.

Et du reste — car qui se laisserait prendre à une hypocrisie totale ? — tout n'était pas mensonge dans ses lamentations. Sans être le misérable qu'il se faisait, il avait ses ennuis, ses infortunes, ses malheurs même qui n'étaient que trop vrais.

Et toujours, dans sa plainte obstinée, quelque note sincère, un de ces cris du cœur qui ne se peuvent feindre, permettait à dix impostures de passer inaperçues.

....Et son magot grossissait — qu'il gardait, non dans ce fameux bas de laine, symbole de l'épargne française, mais dans un sachet — de laine aussi — que sa femme avait tricoté tout exprès, encore qu'elle ne dût en connaître jamais — les femmes, ça bavarde — l'exact contenu.

N' imaginez pas les millions de Grandet. Le berger est un gagne-petit. Songez aussi qu'il partait de rien. Qu'au terme d'une vie de travail, de privations, d'économies féroces, il eût dans son sac de laine, « en bonnes espèces sonnantes et trébuchantes », trente ou quarante mille francs, c'était, je vous l'assure, un tour de force.

— Peuh ! fera-t-on dédaigneusement.

C'est que vous vivez dans la fantasmagorie du franc-papier, l'invraisemblable pluie monétaire (bienfait ? ou fléau ?) qu'une « princesse » décidément folle répand comme par jeu et, dirait-on, pour se payer le spectacle d'une Corse plus folle qu'elle...

En ce temps-là, ce n'est point par antiphrase que le Percepteur s'appelait ainsi. Il exigeait de l'argent au lieu d'en donner.

Le numéraire était chose si rare, qu'on peut dire que neuf Corses sur dix n'avaient jamais vu un billet de mille francs, — ce billet de mille qu'aujourd'hui, un muletier, l'ayant tout froissé, fourrera négligemment dans la poche de son pantalon.

Un louis d'or mis de côté, entrant pour n'en plus guère sortir — « condamné à perpétuité » (plaisante expression qui est du peuple) dans le sachet de laine d'un pauvre homme, — on n'arrive plus à s'imaginer ce que cela supposait de sueur versée, de besoins réduits au silence, d'honnêtes désirs rentrés — et (trop souvent) d'obligations morales méconnues...

Que son trésor fût cher à notre berger, on n'en sera pas surpris. Il en jouissait de tous ses sens, il en enchantait tout son être. Sujet trop souvent traité... Passons.

Mais reconnaissons-le : quelques voluptés qu'il trouvât dans la possession de son tas de métal, dont les tintements le grisaien jusqu'à l'ivresse et quoique la perte l'en eût égaré, tout comme Harpagon, jusqu'au délire, — il différerait profondément du type d'avare à jamais fixé par Molière.

S'il amassait de l'or, lui, c'était moins pour soi que pour ses enfants. Et loin que la possession de l'or le comblât, nous dirons qu'elle le consolait mal de n'avoir point quelque chose qu'il préférerait à l'or.

Vous l'avez deviné : paysan, c'est la terre qu'il eût aimée plus que l'or.

Mais voilà : acheter de la terre, c'eût été afficher ses délicatesses.

Réduit ou, pour mieux dire, condamné à cacher son or, il le faisait fructifier comme il le gagnait — clandestinement.

Il est vrai que son or n'en faisait que plus de petits.

Il le prêtait (ai-je besoin de dire que c'était à usure ?) au commerçant que pressait une échéance, au propriétaire gêné qui ne pouvait attendre la récolte, au politicien qui, pour sauver sa mairie, achetait en toute hâte, quelques « peaux » humaines.

Il devenait une manière de Juif dans un pays (en est-il d'autre au monde ?) où il semble bien que le Juif n'ait jamais tenté de s'introduire. (Qu'eût-il fait de ce Corse à la fois trop pauvre et trop fin ?)

V

Récapitulons : improbité, déloyauté, fourberie, hypocrisie, cupidité...

— Ce sont bien les traits du berger ?

— Oui, ceux qu'a imprimés sur sa figure morale un contrat qui ne lui faisait pas sa juste part. Ils s'effaceront peu à peu maintenant qu'un autre contrat... (mais, comme on dit dans les romans-feuilletons, n'anticipons pas).

— Tel que vous le dépeignez, tel que sans doute il est encore (et pour longtemps) on trouvera votre héros fort peu sympathique...

— J'avoue qu'en effet, on ne l'aime guère... Mais je me demande si l'on n'est pas trop sévère à son égard. L'odeur qu'il dégage, la rusticité de ses façons, le prix toujours trouvé excessif qu'il exige de son fromage ou de ses chevreaux, tout cela rend impitoyable à ses laideurs morales, un monde qui en passe de bien pires aux gens vêtus avec élégance et agréablement parfumés.

Je voudrais qu'on lui tint compte de sa vaillance au labeur, de sa vie dure...

Si la culture du froment n'a pas tout à fait disparu chez nous, s'il nous est encore possible de manger, de temps à autre, quelque *coppula* de ce pain biscuit qui vous craque sous la dent et qui est, dans sa frugalité, une des plus exquises nourritures que je sache, — c'est à lui que nous le devons.

Et sans être de ces gastronomes pour qui il n'est, comme ils disent, d'autre plaisir que de gueule, j'avoue avoir les mains pleines d'indulgences pour celui dont la femme (ou la fille) procure à notre gourmandise (ah ! comment ne rougissez-vous pas de le trouver trop cher ?) ce laitage divin qu'est le *brocciu*.

Du reste, son *sgio* à part — qu'il se croyait quelque droit de voler — il n'eût fait tort à personne d'un centime.

Et vous le voyez si déférent, si désireux de vous honorer, si touchant dans l'effort trop souvent malheureux qu'il fait pour vous paraître poli...

On ne saurait être plus hospitalier. Arrivez chez lui. Tout est sur pied, tout se met en mouvement pour vous accueillir.

— *Bagdan'i troppula...*

dit une expression de chez nous pour marquer l'empressement, la chaleureuse cordialité d'une réception.

Elle se traduit à la lettre : les billots dansent.

Or le billot était, dans les pauvres maisons corses d'autre-

fois, — il est encore pour le berger — un siège, le plus primitif, le plus rustique des sièges.

Et sièges donc d'entrer en danse. Chez le berger, c'est cela.

Il tirera de leurs cachettes de blanches assiettes, une nappe dont, quant à lui, il ne se sert jamais.

Et, vous offrant ce qu'il a de meilleur, il vous dira avec Tityre :

*Sunt nobis mitia poma,
Castaneae molles et pressi copia lactis...*

Il fera ce que ne pouvait Tityre — qui, lui, n'avait de couche à vous donner que de feuillée.

Il s'étendra — et sa famille avec lui — près de l'âtre, pour que vous dormiez dans son lit où sa femme aura mis les draps parfumés de lavande, qui ne sortent de leur cachette qu'en des occasions comme celle-là...

— C'est sans doute un souvenir personnel... et vous étiez l'hôte « de marque » dont la protection pourrait, un jour, ne pas être inutile. Mais est-il sûr qu'un chemineau, un mendiant ?...

— Il n'y a pas de chemineaux en Corse. Ou plutôt, si... il y en a bien quelques-uns et qui se font recevoir comme des rois (titre que, d'ailleurs, ils se donnent).

Ils sont les hôtes qui s'imposent (*Par forza ô par amori*) (5) exigeants, encombrants, soupçonneux, qu'il faut servir.

in trinc' e' in tagdu (6)

avec des démonstrations de zèle qui leur cachent l'inquiétude où ils vous jettent, l'extrême contrariété qu'ils vous causent. (Car malheur à vous si elles se trahissaient !) Chut... Vous m'avez compris. Nous aurons à reparler d'eux..

Quant à ceux qui ne viennent pas la lui demander le fusil à la main, fussent-ils des gueux, portassent-ils la besace, le berger leur réserve toujours une hospitalité digne de ces temps antiques où il était toujours prudent de se demander si le pauvre hère qui attendait à la porte n'était pas quelque dieu déguisé.

Le berger n'a jamais entendu parler des dieux. Mais il

(5) Par force ou par amour, c'est-à-dire de gré ou de force.

(6) Intraduisible, sinon par cette expression : « se mettre en quatre » pour les servir.

croit aux saints. On lui a raconté quand il était petit, il conte à son tour à ses petits, des histoires très vieilles où de grands saints restés tout près du peuple s'en vont — humblement, voire misérablement vêtus, gris de poussière ou trempés de pluie — par les chemins des hommes, causent avec les bonnes gens, acceptent de partager leur maigre pitance, interviennent à point nommé (et alors on les reconnaît à leur disparition soudaine dans une clarté surnaturelle) pour mettre en fuite le diable démasqué dont un affreux blasphème tord la bouche.

Certes, il ne croit plus à ces légendes avec la naïveté de ses dix ans ou la foi sans troubles de ses ancêtres. Il lui arrive même d'en rire, lâchement, avec « les hommes éclairés » qui s'en font des gorges chaudes. Mais rentré en soi-même, il se le reproche, sinon comme une impiété, du moins comme une imprudence. Et si elles étaient vraies ? A quelles divines rigueurs ne se serait-il pas exposé ?

Au fond, — à peine effleuré, plutôt qu'assailli par le doute — il demeure convaincu de la possibilité du miracle.

Les profondeurs de son être touchent aux premiers âges du monde et trempent dans le merveilleux.

La solitude où il vit, ses tête-à-tête silencieux avec le Mystère, le portent — à défaut des méditations dont il n'est pas capable sur les éternelles questions restées sans réponse — à des songeries confuses où son subconscient remonte en lui et le submerge — chargé d'énigmes et d'inquiétudes millénaires.

L'inconnu lui entre par tous les pores, l'envahit, le pénètre, parfois l'étreint — c'est la nuit — jusqu'à l'angoisse et jusqu'à l'hallucination.

Il a l'intuition que l'univers sensible baigne dans une nappe, une atmosphère de surnaturel, où s'accomplissent des phénomènes effrayants qui ne sont pas toujours invisibles.

Il se sent entouré de charmes, de maléfices, d'appels d'outre-tombe, d'intersignes et de prémonitions.

Lui, qui croit dur comme fer qu'un regard peut convertir en sang le lait de ses brebis ou qu'il mourrait dans l'année s'il avait l'épouvantement de rencontrer sur un chemin nocturne — visible à la fois et immatériel — son double, comment se cabrerait-il devant les prodiges toujours possibles du merveilleux chrétien ?

Je ne dis pas qu'à la vue du quidam qui lui demande

« *l'alloghiu* » pour la nuit, il songera tout de suite à St Joseph ou à St François, en tournée d'inspection sur la terre.

Mais si, dans quelque mouvement d'humeur, il le repoussait, il n'y aurait pas d'homme plus tourmenté que lui.

Et si c'était ?... ou tout au moins quelque saint homme aimé des saints ?

Croyez-m'en : il courra rattraper son quidam. Que son revirement ait été trop tardif et qu'il lui arrive ensuite un malheur, — « Je l'ai bien mérité » se dira-t-il, sachant à quoi l'attribuer.

Ne souriez pas. L'âme d'un berger corse a plus de replis qu'on ne lui en suppose. Elle a, en tout cas, ses petites chapelles votives où il retrouve la crainte de Dieu.

C'est pourquoi il ne manquera jamais à l'antique tradition du bon accueil et que, plus misérable est l'hôte, plus l'hospitalité s'empreint de sentiment chrétien.

— Entrez, entrez, *ô amicu*... Voici du pain et du laitage. Et l'on vous préparera, près de l'âtre, une couche où dormir...

— Je veux bien vous croire. Mais je n'aperçois pas encore comment vous arriverez à faire, de votre indélicat et fourbe héros, un personnage d'églogue.

— Et qui vous dit que j'en veux faire un personnage d'églogue ? Je me suis proposé seulement de le peindre tel que je l'ai vu.

Du reste, quelle idée vous faites-vous du personnage d'églogue ? Faut-il qu'il soit présentable aux prix de vertu ? Mais Virgile n'a pas ignoré le pâtre fripon.

Ecoutez plutôt...

*Hic alienus oves custos bis mulget in hora ;
Et succus pecori, et lac subducitur agnis* (7)

Et si Tityre ou Mélibœe, Alphésibœe ou Damète eût été lié à son maître par un « bail à colonat partiaire », il n'eût pas manqué de le voler. Ce qui, après tout, ne lui eût rien ôté de sa poésie.

Et cette remarque est à faire : lorsque son maître avait le bon esprit, et — dirai-je — la sagesse de paraître ne point s'apercevoir de ses larcins, le berger — non seulement, comme pris de scrupule, ne le volait que modérément — mais lui témoignait un attachement sincère, un dévouement véritable.

(7) Eglogue III (vers 5 et 6).

Le poison des chicanes sur le partage en étant éliminé, les rapports du *sgiò* et du berger prenaient un caractère affectueux où les distances ne se marquaient plus que d'une nuance de protection, chez l'un, de déférence, chez l'autre.

Le maître se faisait le conseiller, le guide, le recours, le soutien, l'intercesseur du berger — qui lui devait dévouement et fidélité.

En Corse, voyez-vous, ce ne fut pas toujours « monnaie de singe ».

Il ne manquait pas d'occasions où la fidélité dût ne pas rester platonique et le dévouement s'exprimer autrement qu'en paroles.

Le bon maître était menacé par un brutal, il avait un insolent à châtier, voire une *vendetta* à soutenir : sans qu'il eût à leur « faire signe », ses bergers accouraient, la cartouchière bien garnie et leur arme prête — dont ils savaient se servir.

Voilà qui rappelle, observera-t-on, le droit d'*ost* des temps féodaux.

Et il y avait bien, en effet, dans le lien qui unissait le *sgiò* au berger, quelque chose de féodal. De patriarcal aussi et même d'idyllique...

Pourvu (il y faut revenir) que le maître ne fût pas — comme nous disons aujourd'hui dans le langage familier — « trop regardant »...

Il ne tenait qu'à lui de donner à ce lien une solidité à toute épreuve et une durée indéfinie.

L'expérience enseignait, d'ailleurs, que se contenter de ce qu'il plaisait au berger de donner était encore le meilleur moyen de recevoir le plus.

Aussi les familles de *sgiò* n'étaient-elles pas rares chez qui l'enviable « position » de berger se transmettait comme un office héréditaire et des générations de Sampieri (ou de Rossi ou de Marj) se succédaient sur le même *rughionu*.

VI

Quelques années avant la guerre universelle, le berger sartenais fit sa révolution.

Elle n'eut rien d'une Jacquerie. Il n'y eut ni châteaux pris d'assaut — les *sgiò* n'ont pas de château et habitent à Sartène des maisons bourgeoises — ni chartriers incendiés, ni seigneurs empalés ou rôtis. Il ne s'y vit pas de cortèges tumultueux avec, pour drapeaux des têtes exsangues au bout de piques rouges de sang...

O Révolutions ! — comme se fût écrié Bossuet — O révolutions ! prenez exemple sur celle-ci !

Non seulement, elle fut la plus pacifique qui se soit jamais faite, mais elle se fit du commun accord et dans l'intérêt commun des « parties ».

Elle consista dans la substitution à peu près générale, du contrat de fermage au contrat de métayage.

Si peu ?

— Si peu... Mais ce peu n'a été rien de moins qu'une révolution.

Qu'on y réfléchisse.

Le bail à moitié mettait le berger à la merci du *sgio*, maître de la terre, maître du cheptel. Une résiliation équivalait à une exécution puisqu'elle laissait le malheureux « preneur » *nudu come Christu*.

Nu comme le Christ !

Il en sentait la menace suspendue sur sa tête et s'appliquait à conjurer, par une entière soumission, le déclenchement inexorable du couperet.

Disons le mot : c'était une manière de servage.

Le berger ne s'appartenait pas et la démonstration s'en faisait les jours d'élections avec un éclat pénible (car on en souffrait pour lui dont il n'est pas très sûr qu'il en souffrit).

Le *sgio* se rendait au scrutin, suivi de tous ses bergers. A la porte du bureau de vote, il remettait à chacun d'eux un bulletin ouvert. Tous défilaient alors devant lui et, l'un après l'autre, sous son regard qui ne quittait pas leurs mains, ils portaient jusqu'à l'urne leur « libre suffrage ».

Avec le bail à ferme, le berger est quitte envers le *sgio* dès qu'il lui a payé la somme d'argent stipulée.

Pour toute la durée du contrat, il a la jouissance du *ru-ghionu*. Le cheptel lui appartient. Il en fait ce qu'il lui plaît. Il en recueille seul les produits. Il est le maître et il est son maître. Et quand viennent les élections, cela se voit...

Le plus beau de sa révolution, c'est qu'il y a sauvé son âme. Il l'a soustraite aux basses nécessités où elle s'était avilie. L'atmosphère de sa vie morale est assainie désormais.

Il n'a plus à voler son maître ; il n'a plus à ruser ; il n'a plus à feindre.

Je ne prétendrai pas que, par un effet instantané de son affranchissement, il soit devenu déjà un homme libre et un homme fier.

Hélas ! il ne suffit pas d'ôter le joug pour que s'en effacent les profondes empreintes, — et pour qu'on sache aussitôt marcher la tête haute.

Le berger portera quelque temps encore, la marque des siècles serviles.

Il ne vote plus sous l'œil du *sgio*, mais il se vend aux élections trop facilement. Je ne veux pas dire à bon marché. Il est resté cupide ; il ne s'est pas encore guéri de cette déloyauté qu'on lui reproche le plus. Et il est bien déplaisant avec cet air de martyr, ce ton pleurard dont il n'est pas près de se défaire. Comme ces chanteurs sans oreille qui n'ont pas conscience de leurs fausses notes, il est seul à ne pas sentir qu'il y manque l'accent de sincérité.

Sa comédie du malheur, il l'a trop longtemps jouée — et trop bien — pour qu'il ait pu échapper à la commune aventure de ces acteurs qu'a modelés à la longue le rôle qu'ils créèrent et que l'on retrouve, longtemps après leur retraite — si ridicules ! — sous « la peau de leurs personnages », impuissants qu'ils sont à retrouver leur propre peau.

En somme, le berger rappelle encore — et plus qu'il n'est permis — « *u pasturacciu* ». (8)

Mais il a gagné l'indépendance. Il boit à la source dépurative qui dissout, il se baigne dans les ondes purifiantes où tombent les tares de l'esclave.

Je garantis la cure souveraine, encore qu'elle ait ses lenteurs. Il ne s'agit pas d'eaux miraculeuses et qui opèrent comme par enchantement. Ce n'est qu'avec le concours du temps, que les vertus s'en manifestent. Nous en reparlerons dans quelques lustres.

Mais d'ores et déjà, le berger a suffisamment décrassé le vilain pour qu'il lui soit fait grâce de l'imbécile mépris où on le tient — qui s'adresse, d'ailleurs, moins à sa personne qu'à sa profession.

Mener en troupeau, dans la fraîcheur et les parfums de pâturages pleins de poésie, « parmi le thym et la rosée », les plus douces comme les plus utiles des bêtes ; tirer des lourdes bonnes mamelles — tiède sous sa pétillante neige spumeuse et chargé des plus exquis saveurs de la terre — le lait immaculé ; presser, modeler, arrondir de deux mains féminines, longuement purifiées, le gras et onctueux fromage ; cueillir d'une écumoire experte ces flocons miraculeux, ces divines efflorescences qui sont le *brocciu*, pour en remplir — d'une paume délicate, les tassant — le moule de jonc finement tressé, — qu'un métier comportant des occu-

(8) Sale berger.

pations si choisies soit tenu en Corse, ou tout au moins chez nous, pour le plus vil de tous, voilà qui ne saurait se comprendre si l'on ne se l'appelaît que chez nous, le métier de berger fut, des siècles durant, inséparable de l'état servile qui ne va pas sans la bassesse des sentiments.

Ce n'est pas ici, ô Apollon ! qu'on t'eût élevé des autels et offert des sacrifices, toi qui gardas les brebis d'Admète !

Faux bergers de l'Astrée qui tourniez si galamment le madrigal à des bergères de fantaisie, comme on vous eût sifflés ici et hués, sous votre pastoral déguisement !

Et vous, royale bergère de Trianon, ce n'est pas ici qu'on eût considéré avec une indulgence amusée les bucoliques enfantillages où, abaissant vos adorables mains à des besognes qui n'en doivent connaître que de laides et gercées, vous perdiez étourdiment le respect de vos peuples et ce n'est pas ici qu'on eût été surpris de la tragique aventure où tomba votre charmante mais trop frivole tête !

Ne sourions pas. Il n'est rien de plus terriblement sérieux que ce mépris où le berger est tenu (et comme il en souffre !) par tout ce qui n'est pas berger. On le lui marque de mille façons et le menu peuple est plus blessant que le *sgio*.

Un berger, eût-il du bien, se verra dédaigner — s'il a le malheur de s'en éprendre — par la fille d'un menuisier, d'un savetier ou d'un paysan qui n'aura pas le sou. Et ce n'est que dans une de nos légendes que la plus jolie des bergères épousa un comte de Cinarca. Elle en conçut d'ailleurs — et c'est un trait que la malignité générale prête au berger parvenu — un orgueil si délirant qu'elle en renia sa pauvre mère. Et, dans son trop juste courroux, le Seigneur la changea en rocher.

Voyez cette petite vieille qui trotte derrière sa chèvre. (Notons, par parenthèse, que si avoir un troupeau de chèvres — ou de brebis — est infamant, avoir une chèvre — ô logique populaire ! — est très honorable).

Elle est maintenant voûtée, notre petite vieille, et son nez bourgeoise. On m'assure pourtant qu'elle fut très jolie et qu'elle inspira un grand amour.

Ce jeune homme n'était pas beau, mais il venait d'obtenir son baccalauréat et tout un chacun lui prédisait un bel avenir.

Hélas ! il était fils d'un berger et lui-même, dans son enfance, avait gardé le troupeau paternel.

Comme on reçut sa demande en mariage, vous le devinez...

Il disparut. Mettez que vingt ou trente ans plus tard, il fut quelque chose comme général ou conseiller d'Etat.

On peut supposer que notre petite vieille ne songe pas sans un soupir à la fortune qu'elle a manquée.

Jè vous assure qu'elle ne regrette rien.

NATALI.

Nos Ecrivains insulaires

CARULU GIOVONI

La vertu essentielle de M. Giovoni est la tendresse, tendresse pour la Corse, son île natale, qu'il chante de tout son cœur ! Avec des chansons extrêmement douces au cœur d'un homme qui aime son pays, il évoque les grâces, les beautés de son village et plus encore le charme prenant de ses amours ! Son petit pays est un royaume de chauds parfums, de clairs paysages où se meuvent, s'agitent, pensent et crient de délicieux personnages, des enfants aimés de Dieu, des oiseaux au ramage amoureux, où croissent les neigeuses et tendres aubépines, où la mère, juteuse en juin, éclate de sang sous les doigts qui la cueillent, les lèvres qui la pressent.

« Mi ! sottu u sole ardente, in u frescu mattinu

« Comu risplende quistu fiore in u jardinu !

« Su fiore, tantu altieru à mezzu à l'altri fiori

« Animatu à profumi e vistutu à culori.

« Subranendu in bellezza i fiori tutti quanti

« Comu ellu si balancia, e sveltu ed eleganti

« Quandu in i rami va senza traccia o rimore

« Un soffiu lebiu, tale un suspiru d'amore.

« Cusi, Corsica, tu, fiurisce in pienu mare,

« Fior di l'isule perse a mezzu a l'acqua amare. »

Le livre de poésies de M. Giovoni « *U me paisolu* » a longtemps, par son seul titre et sans que nous l'ayons ouvert, obsédé de symboles aimés notre jeunesse. M. Giovoni évoque la Corse et plus précisément la province sartenaise où il a sans doute vu le jour, grandi, aimé, où il retourne, chaque année du continent avec prédilection et joie.

« Sottu, sottu à Guargualè,

« Corri, corri una vadina,

« D'acqua fresca, lestra e fina,

« E chi canta cusi bè.

« Partita da la muntagna
 « In u murzu e in u mintrastu
 « Cola senza fa disgrastu
 « Sottu la filetta pagna,

« Quandu l'alba spunta à a Sarra
 « Pari un frisgettu d'arghjentu
 « Pari un frisgettu d'arghjentu
 « Ch' una fatta ha persu in tarra.

« Sottu, sottu à Guargualè,
 « Corri, corri una vadina
 « D'acqua lestra, fresca e fina
 « E chi canta cusi bè ! »

« Simile un core vivu a mezzu à le muntagne
 « Avemu a nostra iesgia incu u so campanile
 « Pudimu andà luntanu in e nostre campagne
 « A sintimu parlà in linguaghiu gentile...

En ce siècle où tant de poètes délirent de passion par des vers dénudés d'enthousiasme poétique, c'est un rare mérite que d'avoir les dons de M. Giovoni. Tous les poèmes d'*U me Paisolu* sont emplis d'une générosité enivrante de bonheurs ! C'est à pleine coupe que le poète nous verse les joies procurées par la terre natale ! Quel vin plus généreux pour notre cœur que celui qui coule chez M. Giovoni, en un vers large, bien cadencé, à l'émouvante saveur pour notre âme d'exilés.

« Patria mea, o Ciurnu, u me nidu divinu,
 « Da dū mi teni alluntanatu u me distinu,
 « Chiudū l'occhj un stu fornu grisju di l'esiliu,
 « E tristamente mi suvengu, e maravigliu
 « Di pudè stà, luntan' da tè, for d'i to lacci,
 « In sa citta inturniata di fumacci.

« I to Aitoni, i to Bavella, i to Cuscioni
 « Mi n'imbriagu e li narinì e li pulmoni,
 « Ed abbacirulatu e di sole e di laziu
 « Di tutte e to marine un possu essa mai saziu,
 « E so pienu di voglia e pienu di mattia
 « E delirendu vo' da Ajacciu a la Bastia,
 « Da Bonifaziu a Calvi, e lu Capicursinu
 « Cresce lu me deliriu à fiara di u so vinu.

« Cusi quandu si sveghia a la so mamma a fiancu,
 « U zitellucciu in u so lettu caldu e biancu,
 « Aprendu l'occhj ridi, e di la notte obscura,
 « Un si ramenta piu, nè di la so paura.
 « Apri i so bracci fiduciosu, e lu so core,
 « Si spaua di dolcezza a u maternu calore

« E si lega a lu collu amatu, e come un fruttu
 « Pendi a l'arburi sacru a u quale devi tuttu...
 « Cusi, Corsica, t'amu e sempre vengu à tè,
 « Solu rifugiù, sola forza, solu bè !

Et comme notre poète dispose d'un vocable de la plus neuve, de la plus colorée énergie pastorale, tout ce qu'il écrit à un caractère d'authenticité indiscutable et procure une sensation de découverte qui donne au cœur la plus douce, la plus complaisante satisfaction. Voilà pourquoi il nous semble bon d'accueillir Carulu Giovoni parmi les excellents poètes de chez nous. Au sentiment bucolique qu'il possède à fond, ce parfait poète corse joint une inspiration chaude, enthousiaste. Comme on sent que le cœur de M. Giovoni est sincèrement ému quand laissant aller ses élans il se confesse :

« Sei anni l'aghiu uffertu li me rosi,
 « Eramu chjughi, aval' semu maïori,
 « A me occhj turchini e pinzerosi,
 « Un aghiu maï arditu a parlatti d'amori.

« I to sgioocchi so junti, u soli capulava,
 « Semu vultati' tutti due pa la stretta,
 « Incu u to stanghialonu e fendu a to calzetta,
 « Dijà la prima stella in celi si mustrava.

« In u me cori u me sigretu s'affugava.

Dans toute l'œuvre, les rythmes variés, précis, souvent subtils de M. Carulu Giovoni traduisent très parfaitement les pensées du poète, dépeignent les beaux paysages qu'il contemple, expriment la délicatesse de ses sentiments. De Guargalè, son pays natal, à Zicavu et autres lieux éclatants, M. Giovoni s'exalte en chants et s'épanouit en poèmes d'une clarté égale et d'une inspiration toujours haute et forte.

Il faut souhaiter que ce cœur, sincèrement ému, que ce cerveau nourri de belles-lettres et si plein des choses de la Corse, vienne souvent, d'une main aussi experte, en laissant aller les élans de son cœur, nous entretenir aussi agréablement, aussi chaleureusement de notre Ile bien-aimée.

Jean VINCIGUERRA.

(1) Carulu Giovoni, « U me paisolu », poesie. Edizione di « l'Annu Corsu » 1927. Stamparia di « U Lariciu », 157, avenue de la Capelle, Marsiglia. Coronate da l'Academia des Jeux Floraux, 1928.

U Re Teodoru e a bella Zitella de Carulu GIOVONI

Le roi Théodore de Neuhoff était un aventurier allemand qui, après une vie des plus tourmentées, était, par ses promesses fallacieuses, parvenu à séduire le petit peuple corse, dans un de ses moments de détresse patriotique, et à se faire couronner roi, le 15 avril 1736, au couvent d'Alesani.

Mais son règne n'eut qu'une durée éphémère, car privé de subsides, criblé de dettes et ne pouvant payer la solde de ses soldats, il dut quitter la Corse quelques mois après son avènement à la royauté.

Il mourut en Angleterre, le 11 décembre 1756, âgé de 52 ans ; et on l'inhuma à Londres, dans l'église Sainte-Anne.

Sur la pierre de son sépulcre, lord Walpole fit graver cette épitaphe : « Le destin lui accorda un royaume et lui refusa du pain ! ».

L'odyssée de cet aventurier a inspiré un délicieux poète, l'abbé Casti, qui lui a consacré une opérette « Il Re Téodoro a Venezia ». Elle fut représentée en France, à Versailles, sur le théâtre du Dauphin, et amusa énormément la Cour.

A son tour, notre compatriote Carulu Giovoni, dans la revue « U Lariciu », sous le titre « U Re Teodoru e a bella zitella », vient de faire paraître une petite comédie en un acte, dans laquelle il met en relief, avec un grand talent et un patriotisme éclairé, les vertus du petit peuple corse et son amour pour la grande France, pays de liberté.

La petite comédie de notre distingué compatriote se déroule à Zonza, charmant village de l'Au-delà des Monts.

Le « grand » roi des Corses Théodore de Neuhoff, en visitant ce village, a été frappé de l'incomparable beauté d'une charmante enfant, Linda, qui n'a que vingt ans à peine, et il rêve d'en faire sa favorite.

Malheureusement, zia Maria, la mère de l'enfant, dans sa naïveté, s' imagine que l'illustre monarque veut épouser

(1) Cette charmante petite comédie, en un acte et en prose, est écrite en dialecte de Zonza que l'auteur sait rendre si harmonieux. Nous l'avons longuement résumée afin que nos nombreux lecteurs continentaux puissent la bien comprendre.

Linda, et elle encourage sa fille à se laisser courtiser par son voyal amoureux.

Mais le cœur de Linda bat pour Francescu, son camarade d'enfance, qu'elle aime comme savent aimer les femmes corses.

Cependant elle craint que la présence de Théodore, qui vient trop souvent dans son village, n'alarme son fiancé et elle est déjà convaincue que celui-ci, de dépit, fait la cour à une de ses amies, Rosa.

De son côté, zia Maria s'efforce de lui faire oublier Francescu :

— « *Chi un è scarpu da i to pedi* ». Ne l'écoute pas, Linda, il n'est pas digne d'être ton mari ; et toi, tu seras bientôt notre reine. Notre grand monarque t'a remarquée lorsque tu revenais de la fontaine et il a dit à ses ministres : « Oh, que cette jeune fille est belle ! Voyez quelle noblesse, quelle fierté dans sa démarche, voyez avec quelle grâce, comme les femmes des anciens temps, elle porte sa cruche sur la tête ! »

« Alors il a voulu connaître ton nom. Et j'ai compris tout de suite qu'il était tombé amoureux de toi et voulait t'épouser. Depuis cet instant, il vient tous les jours à Zonza et cherche à te voir.

« Bientôt, crois-moi, tu seras la reine des Corses. »

Or Linda n'est pas ambitieuse, elle ne raffole pas des grandeurs et n'a pas de sympathie pour le monarque. Et puis elle est et veut rester paysanne : elle aime son cher village de Zonza et ne tient pas à le quitter. Si elle devenait reine, elle serait obligée d'aller vivre dans une grande ville, Ajaccio ou Bastia, et elle vivrait loin de sa mère, de son père et de son frère Ghiuvan-Andria.

Mais sa mère lui dit de ne pas se tourmenter à cause de sa famille, car si elle était reine, son frère serait nommé capitaine et son père deviendrait un grand ministre.

Cependant zi Petru, l'époux de zia Maria, tout en fumant la pipe, écoute mélancoliquement les divagations de sa moitié. Et il estime qu'au lieu de dire des stupidités, elle ferait mieux d'aller écosser, à la cuisine, des haricots pour la soupe du soir et se préparer à recevoir Sa Majesté Théodore de Neuhoff.

A la vérité, zi Petru et son fils ne tiennent nullement à recevoir, dans leur demeure, le roi des Corses, car ils comprennent, l'un et l'autre, qu'il est peu disposé à épouser Linda ; et ils sauront, si besoin est, défendre l'enfant contre ses malhonnêtes tentatives. Et puis Francescu adore Linda, et il est Corse !

De son côté, Linda songe aux prétentions de Théodore. Combien de jeunes filles, à sa place, seraient heureuses d'être reine. Mais elle n'aime pas et ne peut aimer le roi car elle a donné son cœur à Francescu. Et puis Théodore est trop âgé pour être son époux : elle n'a que vingt ans et lui en a quarante-deux. Il pourrait être son père.

Francescu, lui, est jeune ; et elle l'a toujours aimé. Jusqu'à ce jour, il était toujours charmant pour elle. Il l'aidait dans ses travaux de jardinage, lui offrait les premières cerises de l'année, les premières fleurs printannières. Sur un mot d'elle, il se calmait tout de suite lorsqu'il se disputait avec ses camarades ; et si l'envie lui venait d'avoir un nid de tourterelles, il s'empressait d'aller le prendre, fût-ce même au sommet de l'Alcudina.

Maintenant, hélas ! il la délaisse pour courtiser Rose.

Zia Maria, sa mère, prétend que le roi veut l'épouser, son père garde le silence et son fiancé la fuit. Ah ! qu'elle est malheureuse !

Mais voici Francescu. Elle ne l'a pas vu venir. Il tient un bouquet. La jalousie étreint son cœur et ses yeux se remplissent de larmes, car ces fleurs, croit-elle, sont pour Rose.

Francescu la détrompe tout de suite. Il les a cueillies au jardin et il les lui apporte.

Mais Linda, jalouse, ne le croit pas : il ment. « Le cœur de l'homme est une girouette qui tourne à tous les vents ».

— « Non, Linda, répond Francescu, le cœur de l'homme est comme l'hirondelle qui revient toujours dans son nid. »

— « Mais ce nid, lorsqu'il est abandonné, est emporté par la tempête. »

— « Cependant, il y a des nids, solidement cramponnés aux vieux murs, qui ne s'envolent jamais. »

Francescu, alors, offre le bouquet à Linda qui, boudeuse, le refuse.

— « Et le roi Théodore ? dit-elle. »

— « Le roi Théodore n'est pas digne d'être l'époux d'une Linda. »

Zia Maria, qui s'est cachée pour surprendre la conversation des deux jeunes gens, est de fort méchante humeur car elle craint que l'amour de Francescu ne soit un empêchement à ses projets.

Elle renvoie Linda et fait d'amers reproches au jeune homme. Mais à la mère naïve qui croit que sa fille est appelée à de hautes destinées, il répond : « Les parents, souvent, en croyant faire le bonheur de leurs enfants, ne font

que leur malheur. Et ce ne sont pas les femmes, Dieu merci, qui commandent en ce village. »

— « Si ce ne sont pas les femmes, répond l'autre, rageuse, ce sera le roi. »

— « Le roi ? Allons donc ! dit zi Petru, qui vient d'arriver, un roi de carton », et les deux époux se chamaillent à l'envi, prêts à en venir aux mains.

Zi Pè, assurément, avec son bon sens de paysan corse, ne permettra jamais que sa fille serve à assouvir la passion d'un Théodore de Neuhoff.

Se tournant vers Francescu, il lui dit :

— « Ne te fais pas de bile, Francè, c'est un roi de carton. Sait-il seulement jouer à la scopa ? Et toi, n'es-tu pas capable de donner une leçon à cet aventurier ? Va, Francè, à la rencontre de mon fils et amène-le ici. Hâte-toi, car on attend Théodore, et il peut venir d'un moment à l'autre.

« Et moi, misérable paysan, je vais être bientôt en présence d'un monarque ! Mais s'il est puissant et peut tout se permettre avec ses sujets, j'ai le droit pour moi. »

L'aventure prend alors figure de tragédie.

Francè est revenu avec le frère de Linda. Il est très triste et très déprimé par le refus de sa fiancée et lui aussi croit qu'elle est sur le point d'épouser le roi.

S'il en est ainsi il abandonnera pour toujours son village natal et s'en ira en France. Là, il s'enrôlera dans la garde corse du comte d'Ornano.

Mais Ghiuvan-Andria le console :

— « Linda t'a aimé, t'aime et t'aimera toujours. L'Amour, vois-tu ami, se plaît à jouer à cache-cache. Quant au fameux Théodore, les Corses ne tarderont pas à lui régler son compte. Il paraît qu'il a dû s'enfuir de Cervione parce qu'il n'a plus d'argent pour payer ses soldats. Tout à l'heure, il sera à Zonza, escorté du Balanin Costa qui ne voit que par ses yeux ; de Paoli, qui n'a jamais cru à la valeur et à l'intelligence de ce singulier roi ; de Giafferi, qui regrette de le servir.

« Pendant ce temps, les Génois reprennent courage, et Théodore, lui, court après les femmes et se livre à la plus honteuse débauche. Toute la Corse saura bientôt que, s'il vient dans ce village, c'est poussé par une abominable passion : il veut séduire une innocente enfant qui pourrait être sa fille.

« Ami, le règne de ce monarque en baudruche touche à sa fin. Lorsqu'il a été proclamé roi, on allait mettre sur sa

tête une couronne de châtaignier, mais un courtisan, Fabiani, lui a substitué une couronne de laurier, oubliant, sans doute, que le châtaignier a nourri nos ancêtres et nous nourrit nous-mêmes.

« Infortunée Corse ! ».

A ce moment, on entend des cris. Le roi est arrivé à Zonza. Costa, Paoli et Gaffori l'accompagnent.

Tous l'acclament et Théodore harangue la population, fier de rappeler aux habitants de ce village l'heureux jour de son couronnement, le jour où les Corses ont mis autour de sa tête une couronne que Fabiani enleva tout de suite.

— « Une couronne de châtaignier, o sgiô Re, hurle zi Petru ».

— « *Qual è questo facchino ?* » gronde Sa Majesté royale.

Et zi Petru, qui n'a pas froid aux yeux, de répondre :

— « *A flachina a purteti voi*, o sgiô Re ».

Costa est navré et Théodore fronce les sourcils ; mais son fidèle ministre l'informe que l'interlocuteur indésirable est le père de Linda. Alors, tout souriant, le roi s'approche de zi I è et lui demande comment va sa fille.

— « Elle va toujours à pied », répond le vieillard, goguenard ».

— « Je comprends, je comprends ! la charmante Linda roulera bientôt carrosse. Mais comment avez-vous fait pour avoir une si charmante enfant, cher ami ? »

— « Nous nous sommes mis à deux pour la faire, Monsieur le roi ; et je dois vous avouer que ma femme m'a prêté son concours. »

Théodore est sur le gril : il brûle de voir Linda, et Costa est prié de la lui amener.

Paoli et Giafferi murmurent et font la grimace. Ils sont médiocrement enchantés de servir d'escorte à ce monarque de vaudeville.

Quant à Théodore, il déclare qu'il n'a d'autre souci que de conduire, l'épée nue à la main, ses valeureuses phalanges à l'assaut de Bastia.

— « Sauf, riposte Paoli, les soucis amoureux, car l'amour réjouit plus que la guerre... »

Mais voici Linda. Fiordalice, la fille du maire, l'accompagne. Celle-ci demande à Sa Majesté la permission de lui débiter un compliment. Sa Majesté y consent.

Et Fiordalice déclame des vers :

« Maestà
« Di lu paesi di Zonza
« Vengu' a divi l'alligria
« Fin' ad'ora in questi loghi
« Notte e jornu si pienghia
« Chi la jenti e l'animali
« Andavanu a malavia

.

Théodore se rengorge, et lorsque l'enfant a terminé son long compliment, il la remercie chaleureusement et l'embrasse. N'est-ce pas le rôle d'un bon roi d'embrasser ses jolies sujettes !

Giafferi lui présente ensuite Linda, qui lui fait une révérence ; sa mère l'accompagne, mais zi Petru, Ghiuvan-Andria et Francescu ne sont pas loin, et résolus à tout.

Théodore, lui, ne voit que la charmante enfant. Il vante sa beauté pour laquelle le roi de France même donnerait sa couronne.

— « Une couronne de châtaignier ou de laurier, Monsieur le roi ? raille Ghiuvan-Andria ».

Théodore s'emporte contre l'audacieux qui a osé l'interrompre et l'appeler Monsieur. Il veut lui faire infliger un châtimement exemplaire.

Mais le bon Costa est toujours là, prêt à aplanir toutes les difficultés. L'offenseur est le frère de Linda, un valeureux soldat.

Le visage du monarque se déride tout de suite : « Eh quoi ! le frère de Linda, soldat ! Cela je ne le veux pas : je le nomme capitaine ».

Là-dessus Théodore voudrait rester seul avec Linda. Mais l'enfant se cramponne aux jupes de sa mère, ne veut pas la laisser partir.... Elle a peur.

Le roi y consent ; et tout en débitant des compliments à l'enfant, il s'efforce de séduire la mère en lui promettant deux, trois, quatre millions. Ces promesses cependant, il sait qu'il sera incapable de les tenir, car les caisses de l'Etat sont à sec.

Zia Maria, heureuse de connaître bientôt la fortune et la gloire, se retire, fière d'avoir une reine pour fille.

Alors Théodore se rapproche de Linda, tendrement lui prend les mains. Mais elle se rebiffe. « Ne me touchez pas, Majesté, j'ai donné mon cœur à un autre homme ».

— « Délicieuse fleur ! Délicieuse fleur ! Peu m'importe le don de ton cœur, ce que je veux c'est ton corps pour assou-

vir mon ardente passion. Je t'adore, Linda, fais-moi le sacrifice de ta beauté, le don de ton corps divin. »

Mais Linda répond qu'elle aime Francescu, son camarade d'enfance, son second frère Francescu, que ses parents considèrent comme un fils ; et elle supplie le roi de lui permettre de l'épouser .

L'attitude courageuse de l'enfant, sa noblesse, sa dignité exaspèrent Théodore. La jalousie le ronge. Coûte que coûte, il aura Linda.

— « Eh bien ! puisque tu l'aimes, tu épouseras Francescu, et j'en ferai un grand général.

— « Une femme corse n'aime et ne peut aimer qu'un seul homme ».

Les paroles de Linda rendent le roi furieux. Il gronde :

— « Une Linda ne peut être qu'un jouet pour un roi. Que tu le veuilles ou non, tu seras à moi ».

Brusquement Théodore apaise son emportement ; il vient d'entendre du bruit à la porte de la chambre.

Ghiuvan-Andria, Francescu, Zi Petru et Zia Maria, malgré Costa, ont forcé la consigne.

Les hommes sont résolus à mettre un terme à cette infâme comédie.

Théodore crie : « Pourquoi violer les ordres donnés par le roi ».

Et Ghiuvan-Andria de répondre : « Un roi indigne n'est plus un roi ! »

Théodore réclame Costa, mais le frère de Linda ne se laisse pas intimider. La figure contractée par la colère et l'indignation, il répond : « Le capitaine Ghiuvan-Andria parle ici au nom de son père Petru, de Zonza, modeste cultivateur de Corse, où tout homme vaut un roi quand il est digne de porter ce titre ».

A son tour Francescu, prend la parole : « Si le roi Théodore ignore notre petit village, je veux qu'il le connaisse ».

« Une couronne de châtaignier comme celle que vous avez méprisée, Monsieur le roi, couronne nos monts. Seuls sont dignes d'en ceindre leur front un Sambucucciu, qui a proclamé que tous les hommes sont égaux devant Dieu.

« Seuls l'honneur et la vaillance les rendent dignes de diriger leurs semblables ; un Giudice della Rocca, un Vincetellu d'Istria, et les innombrables « capurali » inconnus qui sont morts dans nos maquis, luttant contre la rapacité et l'hypocrisie des Gênois infâmes.

« Romains, Sarrasins, Espagnols, Allemands, Gênois ont été chassés de notre île, et vous, comme eux, en serez expulsé, car vous n'êtes pas digne d'être notre monarque.

« Seule la nation, qui nous apportera la liberté et l'égalité, sera accueillie avec enthousiasme par le peuple corse.

« Déjà un jour nouveau, un jour où l'on verra régner la justice, se montre à l'horizon de nos rivages. L'heure que l'île attend, l'heure de la liberté, va bientôt sonner. »

A son tour, le courageux Ghiuvan-Andria prend la parole :

— « Roi indigne », dit-il, « de porter une couronne de châtaignier, roi besogneux et trompeur, roi méprisable qui veut déshonorer un enfant, quand ton peuple se meurt, roi vil, je te renie !

« Mais nous sommes magnanimes. Respecte ma sœur, sinon je te montrerai que dans notre village les hommes sont tous égaux ! »

Rendu furieux par les courageuses paroles du frère de Linda et de Francescu, Théodore de Neuhoff veut leur infliger un châtiment exemplaire. Il donne pour cela des ordres à Costa. Celui-ci, se rend compte du danger que court son roi ; il lui donne de sages conseils. Et « l'illustre » roi des Corses s'empresse de prendre la poudre d'escampette.

Radieux, Francescu s'approche alors de sa chère fiancée et lui parle avec émotion : « Tu es digne, Linda, des femmes de Corte et de Bonifacio, qui ont, comme les hommes, défendu la patrie. Dis-moi, ma fiancée, ce qu'il faut faire pour être digne de toi ! »

Mais la charmante enfant, que le soupçon tourmente, se contente de répandre des larmes de douleur. Le couvent n'est-il pas charitable pour les délaissées ?

Mais le bon zi Petru, qui connaît le cœur humain, sourit dans sa barbe. Il met facilement d'accord les amoureux. Alors Francescu murmure : « U cori di l'omini è come i rundinedhi ; volta sempre à l'anticu nidu ».

Linda. — Ma u nidu abandunatu, i timpurali u s'ha purtatu.

Francescu. — Ma ci so nidi sicuri, arimbati a l'antichi muri.

Linda. — Ancu li muri si ne vanu, quandu nimu un ci dà di manu.

Alors le bon zi Petru : « C'est là ma chère enfant une vérité indiscutable. On ne doit jamais abandonner son vieux village, jamais oublier ses ancêtres.

« Car mieux vaut mourir qu'être vil ».

« Vive la Corse et mort aux Génois ! »

Et la foule de crier d'une seule voix : « Viva a nostra Corsica ! ».

Traduction de J. CARABIN.

Les Trolleybus en Corse

Tout récemment a été constitué à Paris le Syndicat d'études pour le développement des transports en commun par trolleybus en Corse.

Nous avons déjà appelé l'attention de nos lecteurs sur cet important projet qui est à la veille de sa réalisation.

Au lieu de restreindre son activité à la région du Cap Corse, comme il avait été primitivement décidé, le Syndicat en question s'occupera de l'étude et de l'installation des lignes d'électrobus dans diverses régions de l'île de Corse.

Le Syndicat est présidé par M. le Comte de Peretti de la Rocca, ambassadeur de France, et parmi les membres de son Comité de direction, nous relevons :

MM. Pierre Vincentelli, consul des Pays-Bas en Corse ; Michel Vincentelli, industriel ; Ange-François Vincentelli, industriel, Président de la Chambre de Commerce française d'Anvers ; Marcel Jacobs, ingénieur, d'Anvers ; Constant Van Gastel, ingénieur, de Bruxelles.

La première ligne qui sera mise à exploitation sera celle de Furiani à Erbalunga, avec service spécial intensifié entre le cimetière de Bastia et Toga, embranchements sur Cardo et le port.

Il y a vingt-cinq ans environ que les premiers trolleybus furent mis en service aux Etats-Unis d'Amérique, puis vint l'Angleterre cinq ans après. Tous les pays ayant des réseaux routiers implantèrent ce système ; en particulier l'Italie et en dernier lieu la Belgique et la France.

A l'heure actuelle toutes les lignes de trolleybus sont prospères alors que les exploitations sur rail ne donnent plus en général que de mauvais ou médiocres rendements.

L'engouement du public pour ce système est pleinement justifié : marche silencieuse, absence d'odeurs et de fumées. A l'arrêt le courant est coupé : aucune trépidation ne vient déranger le voyageur qui connaît ainsi un confort jamais atteint. Les véhicules sont parfaitement suspendus et d'une grande souplesse dans le service. La marche est très régulière ; les embouteillages si fréquents sur les rails sont inconnus dans le trolleybus puisqu'il circule sur la route et sans jamais quitter le contact avec le fil, il se déplace cinq mètres à droite et cinq mètres à gauche de l'axe. La conduite est de grande simplicité de même que la sécurité de marche. Le conducteur coupe le courant instantanément et dispose de deux systèmes de freins électriques. De multiples accidents sont évités parce que le public et, en particulier, les vieillards et les enfants peuvent être chargés et déchargés au bord même des trottoirs. Le trolleybus se glisse entre des véhicules à l'arrêt ou à marche lente. Les routes ne demandent bien entendu aucun entretien particulier contrairement à celles occupées par des rails qui sont en état continu de réfection au

détriment de la circulation des piétons et des autres véhicules.

On a constaté en Belgique, dans la ville de Liège, que sur des voies encore munies de rails le service a été abandonné sur ces dernières et confié aux électrobus. Nous avons personnellement circulé à maintes reprises sur ces voies, nous avons interrogé le public et de tous côtés on n'entend qu'éloges.

Les trolleybus qui seront utilisés en Corse seront construits par une puissante Société française, de même que les carrosseries. Les voitures seront du type pour 30 voyageurs et marcheront à une allure qui pourra atteindre en palier 50 km. à l'heure. Le châssis surbaissé, à quatre roues, permet l'adoption d'une carrosserie fermée munie de deux portes, l'accès se faisant par deux marches.

La propulsion est assurée par un moteur à liaison mécanique constante avec les roues motrices, sans embrayage ni changement de vitesse. Les variations de vitesse s'obtiennent en agissant sur des circuits électriques, de même que la marche arrière. Le freinage double est réalisé par récupération et par rhéostat. La commande de la voiture est faite au pied sur des courants alimentés par un circuit à basse tension. En cours de marche toutes les manœuvres se font aussi au pied, ce qui laisse au conducteur la liberté des deux mains pour la direction. Des organes nombreux de sécurité empêchent toute fausse manœuvre, de même que d'autres appareils de protection évitent les surtensions et les inversions de polarité.

En somme les transports électriques par trolleybus sont les transports de l'avenir. Ils apporteront à la Corse, en voie de complète électrification, une vitalité nouvelle, dont les conséquences heureuses se feront immédiatement sentir.

Nous sommes convaincus que le public appréciera, comme il convient, les efforts des promoteurs et des organisateurs.



BIBLIOGRAPHIE

Une soutenance de Thèse sur la Corse

M. l'abbé Casanova, curé de Zicavu, gardera le mérite d'avoir été le premier Corse qui ait consacré à son pays ses thèses de Doctorat ès lettres et il m'est particulièrement agréable de lui rendre cet hommage puisque, si mes thèses (1) sont antérieures aux siennes, elles émanent d'un amoureux de la Corse qui a conquis sans doute ses lettres de naturalisation insulaire, mais qui est né **Pinzutu**. Je dois d'ailleurs à cette antériorité l'honneur d'avoir été

(1) **La Corse de 1768 à 1789**, thèse soutenue en Sorbonne (janvier 1925) et couronnée par l'Académie française.

désigné par M. le Ministre de l'Instruction publique pour siéger à côté de mes collègues de la Faculté des Lettres d'Aix (MM. le doyen Bourrilly, Masson, Toussaint et Bénévent) dans le jury du 9 avril et, après avoir beaucoup argumenté, je voudrais résumer en quelques mots la physionomie de la soutenance et l'intérêt des sujets traités par le candidat.

★★

La thèse complémentaire, qui fut d'abord examinée par le jury, porte sur **La Corse et les Etats généraux de 1789** (2). Elle comprend quatre parties : les élections, les cahiers, la Constituante, les députés, — et tout de suite on fit remarquer au candidat que le contenu de l'ouvrage ne répondait pas à son titre : il déborde en effet la date du 9 juillet 1789 à laquelle les Etats Généraux devinrent l'Assemblée Nationale Constituante et il se prolonge même au-delà de la Constituante puisqu'il entend retracer la biographie des quatre députés corses (l'abbé Peretti, Buttafoco (3), Saliceti, Colonna-Cesari) (4). Il semble en effet que M. l'abbé Casanova, insuffisamment maître de sa méthode, n'ait pas dominé son sujet avec assez de vigueur et ne l'ait pas délimité avec assez de précision et quand, dès les premières lignes de sa préface il parle des « Etats généraux corses de 1789 », on peut se demander avec quelque inquiétude s'il n'envelopperait pas dans une forme bien négligée une pensée trop souvent flottante.

D'autre part M. l'abbé Casanova a tort d'affirmer qu'« aucun historien » ne s'est encore occupé de cette question. Dans l'inextricable fouillis que constitue sa bibliographie, il signale cependant quelques-uns de ses devanciers : Ch. Guérin, M. Jollivet, A. Chuquet, E. et J. Franceschini ; il ne mentionnera qu'au cours de son étude les recherches du chanoine Letteron et il a feuilleté avec une rapidité quelque peu déconcertante mes propres travaux. Peu de notes, d'ailleurs, au bas de ces pages un peu massives.

M. l'abbé Casanova a beaucoup insisté sur la querelle entre Giubega et Cattaneo, si révélatrice des querelles de clans dans la Corse de 1789, et il donne à cet épisode une ampleur particulière. Il estime que l'introuvable cahier du clergé a cependant existé, distinct de celui du Tiers, et la chose paraît en effet fort vraisemblable. Mais quand il étudie les différents cahiers (municipalités, paroisses, juridictions, etc.), il ne cite pas toujours les articles essentiels (c'est ainsi qu'il a négligé ce qui a trait à la situation économique) et l'on aurait aimé le voir mettre en œuvre les textes apportés. C'est dans ce travail de comparaison et d'interprétation que réside la besogne de l'historien désireux de pénétrer les causes et de reconstituer la vie.

On a pu reprocher au candidat une orthographe souvent fau-

(2) Ajaccio, Impr. typogr., 1 vol. in-8 de 355 pages.

(3) Les pages consacrées à Buttafoco avaient paru dans le **Petit Marseillais** il y a cinq ans (28 mai, 30 mai, 1^{er} juin 1927). Elles sont reproduites telles quelles sans faire allusion aux articles complémentaires de M. P. de Buttafoco (12 et 25 juillet).

(4) Il lui arrive même de descendre jusqu'à l'époque contemporaine et d'envisager la séparation des Eglises et de l'Etat de 1905, ce qui est une « anticipation » bien inutile.

tive (il faut écrire **bailliage**), des expressions mal venues et bizarres (la dime, écrit-il p. 48, était de « une **bestiole** par troupeau »), de malencontreuses traductions (**Terra del Comune**, signifie la terre du commun, c'est-à-dire de la communauté des habitants, et non pas la terre des Communes) (5), de nombreuses erreurs de détail (il ne faut pas ignorer que la Corse est française depuis le traité du 15 mai 1768 et que ce traité fut signé à Versailles et non pas à Compiègne).

★★

La thèse principale est une **Histoire de l'Eglise corse jusqu'en 1769** (6). Sujet immense qui exigeait beaucoup de recherches et qui ne pouvait être traité à fond : trop d'obscurités demeurent sur la période des origines, trop de lacunes doivent être constatées dans la période médiévale. Il ne faut avancer qu'avec beaucoup de prudence, et l'esprit critique toujours en éveil. A vouloir trop embrasser, on risque, dit un proverbe, de mal étreindre et c'est peut-être ce qui est arrivé à M. l'abbé Casanova.

Son travail n'a point paru au courant : le tableau des origines chrétiennes en Corse est manifestement insuffisant (St Paul n'a pu évangéliser la Corse « l'an 4 du règne de Néron », c'est-à-dire en 58, puisqu'à cette date l'apôtre était à Corinthe où il écrivait l'Épître aux Romains) M. l'abbé Casanova ignore le **Liber censuum** et les travaux souvent remarquables, publiés par MM. Rinieri, Russo, Corrado, etc. dans l'**Archivio storico di Corsica**. Ses listes d'évêques sont établies sans aucune référence et les erreurs matérielles abondent (p. 32 notamment : de 307 à 566 il y a, lisons-nous, une lacune de « 282 ans » ; de 649 à 909, lacune de « 60 ans » ; de 940 à 1.059, lacune de « 159 ans » : (Pour multiplier ainsi les erreurs de calcul il faut que ce travail ait été rédigé bien vite...). Ces listes auraient d'ailleurs gagné à être rejetées en appendice au lieu d'encombrer un texte déjà suffisamment pénible à suivre.

Le plan manque de rigueur et les détails essentiels ne sont pas suffisamment mis en lumière : qui se douterait, à lire les trois paragraphes de la p. 78, de l'importance du synode de 1426 et pourquoi n'avoir pas dégagé le rôle qu'y joua Vincentello d'Istria ? (7). Il ne suffisait peut-être pas de mentionner qu'il fut « protecteur » du synode... Quelques pages plus loin (p. 85) nous revenons au XI^e siècle... M. l'abbé Casanova a eu raison d'insister sur les « vi-sites » apostoliques en Corse : mais pourquoi brouille-t-il toutes les époques, parlant de Mgr Spinola (1686) avant Mgr Mascardi (1586), n'instituant entre les textes aucune comparaison ? Et pourquoi n'avoir pas donné plus de vie à ses développements en nous présentant des personnages aussi intéressants que le Chanoine Orticoni, Mgr Natali, etc. ?

M. l'abbé Casanova est un chercheur consciencieux, mais il manque de méthode et la critique historique ne lui est pas familière. Il a paru au jury qu'il était injuste vis-à-vis de ses prédécesseurs :

(5) Faut-il rappeler à l'auteur ou à l'imprimeur que l'e italien n'a pas besoin d'être accentué ? Pourquoi écrire Césari, Masséria, etc. ?

(6) 2 volumes in-8 de 424 pages et 334 pages (Ajaccio, Imprimerie typographique).

(7) Cf. Vincentello d'Istria, par M. Ambrosi R. (1911).

quand M. Ambrosi écrit que le clergé corse du Moyen Age est « barbare et ne se distingue des laïcs que par les fonctions », il ne mérite pas d'être critiqué par M. l'abbé Casanova, puisqu'il n'écrit rien qui ne soit parfaitement exact et rien que ce que répètera quelques pages plus loin M. l'abbé Casanova... Peut-être aussi n'attendait-on pas d'un Corse qu'il jugeât avec une pareille dureté les femmes corses, dont la plupart « ne savent pas élever leurs enfants » et sont « au-dessous de leur tâche » et qu'il accusât beaucoup de ses compatriotes de devenir sur le continent « de véritables voyous » ; la forme a paru aussi déplaisante que le fond...

Il y a beaucoup de bonnes choses dans les chapitres consacrés à Paoli, des textes intéressants, des détails curieux. Mais on y peut saisir sur le vif les défauts de méthode et de plan qui empêchent ces chapitres d'être tout à fait décisifs. Au lieu d'étudier les événements dans leur suite chronologique et organique, dans leurs relations de cause à effet, M. l'abbé Casanova a, pour ainsi parler, ouvert trois tiroirs : 1^o) une cinquantaine de pages, extérieures au sujet, sur l'histoire générale de la Corse au temps de Paoli jusqu'au lendemain de la conquête française ; 2^o) une étude sur le clergé de cette époque et sur la politique religieuse de Paoli ; 3^o) un chapitre spécial sur la visite apostolique de 1760 à 1764, qui ne s'explique pourtant que si elle est étudiée à sa place chronologique et qu'explique elle-même l'attitude postérieure du St Siège, du clergé corse et de Paoli. Les textes cités sont à peine commentés et les références sont à peu près inexistantes ; on s'étonne que ne soit cité nulle part le nom du P. Marini qui connaissait si bien cette période de l'histoire corse et qui mettait si volontiers ses recherches personnelles à la disposition des travailleurs.

M. l'abbé Casanova a l'ambition de poursuivre ces travaux et de donner à son pays l'histoire religieuse qui lui fait encore défaut. Peut-être ne s'est-il pas suffisamment rendu compte des difficultés de sa tâche et aurait-il rendu plus de service à l'histoire en s'attachant à un sujet plus restreint qu'il aurait pu étudier à fond. Il faut encore beaucoup de travaux de détail avant qu'on puisse songer à une étude d'ensemble sur l'Eglise de Corse.

Mais le grand labeur fourni par M. l'abbé Casanova dans des conditions souvent difficiles, l'intérêt de certains textes apportés par lui, l'ardeur avec laquelle il essaya de se défendre méritaient leur récompense. Et après une soutenance qui occupa toute un après-midi, et qui avait été suivie sans ennui par un nombreux public où dominait l'élément insulaire, le candidat fut proclamé digne de recevoir le grade de docteur ès-lettres.

Louis VILLAT.



NOUVELLES en quelques lignes

Pour nos oliviers. — Avant de se séparer, la Chambre expirante a voté une loi, promulguée au Journal Officiel le 10 avril 1932, qui intéresse tous nos oléiculteurs. Ils feront bien de s'y reporter. Nous les informerons simplement ici qu'une somme de quinze millions sera répartie entre ceux qui cultiveront ou qui replanteront l'arbre cher à Minerve, le plus vénérable de tous les arbres nourriciers.

Le réseau routier. — D'après une déclaration de l'ingénieur en chef de la Corse, l'Etat a alloué successivement les crédits suivants à l'entretien de nos routes nationales et forestières : 3.475.000 francs en 1927 ; 7.039.000 fr. en 1928 ; 9.506.000 en 1929 ; 12 millions en 1930 ; 16.190.000 en 1931 et 19 millions leur seront affectés en 1932. Les dépenses relatives au traitement des cantonniers, obscurs et indispensables serviteurs de notre réseau, sont passées de 1.209.000 fr. en 1927, à 2.650.000 fr. en 1931. Il faut noter que la Corse est un des départements qui possèdent le plus long réseau : 1.650 kil. de routes nationales et forestières, entretenues par l'Etat, auxquelles il faut ajouter les 263 kil. environ de chemins vicinaux et départementaux que le décret du 23 février 1931 a nationalisés. Mais quelle que soit la dépense, on ne doit pas oublier que la route est le facteur économique essentiel de l'île.

La société des amis de Sainte-Hélène (1), qui s'est constituée en 1931, a répandu une circulaire dont nous extrayons les passages suivants :

« Sainte Hélène, petite île, n'est qu'un amas de montagnes aux pentes abruptes et de plateaux dénudés où le vent du sud-est traîne constamment sur le sol des nuages chargés de pluie. Seules deux ou trois vallées conservent quelques ombrages.

« C'est sur le plus âpre et le plus élevé des plateaux que fut logé l'Empereur, dans une ferme à moitié ruinée à laquelle des travaux hâtifs et des apprentis de fortune ne parvinrent jamais à donner un aspect présentable. Une agglomération de taudis (2), tel fut le lieu choisi pour déporter l'homme que la France s'était donné pour Chef.

Peut-être ne faut-il pas attribuer entièrement aux Anglais cette idée inhumaine. Ceux qui, en 1800, projetèrent l'enlèvement du Premier Consul y avaient songé. Au congrès de Vienne, alors que Napoléon était à l'île d'Elbe, il en fut sérieusement question et ce fut une des principales causes du retour de l'Empereur. Les ministres anglais de 1815 ont repris le projet, mais, pour l'exécuter, ils n'ont pas eu la manière.

« Pendant ses six années de séjour sur ce roc aride, l'Empereur eut à gravir un véritable calvaire. Mal logé, mal nourri, réduit à vendre son argenterie pour subvenir à ses besoins et à ceux de son entourage, sans nouvelles de son fils et de tous les siens, en but aux tracasseries d'un ministre et d'un gouverneur dont les Anglais

(1) 12, avenue du Maine, Paris (XV^e).

(2) Le dessin qui a été reproduit dans le numéro 72 de la Revue avec l'article « Le Mystère de Sainte-Hélène », peut en donner l'idée.

même ont fait justice, il ne se départit jamais de la dignité qui sied à un souverain. Sur ce rocher lointain, dans cette mesure sordide, il a souffert et il est mort en Empereur.

« Grandi par son martyre, il est entré dans la légende et dans l'immortalité. La France, en 1840, lui a donné l'apothéose des Invalides. L'Angleterre, sa pire ennemie, a fait en sa faveur un geste qu'elle n'a accompli pour personne : elle a cédé à la France quatorze hectares de terre anglaise, celle où l'**Homme** a connu le martyre, puis le repos de la tombe.

« Le domaine de Longwood, où il a souffert, le domaine du Val Napoléon, où fut son tombeau, sont aujourd'hui terres françaises. »

Dès l'acquisition, Napoléon III envoya à Sainte-Hélène une mission dirigée par le capitaine du génie Masselin. Les appartements de l'Empereur, transformés en magasins et en étables, furent remis en état d'après les documents. Il en fut de même des communs. Seuls les locaux (quels locaux !) ayant servi aux compagnons de Napoléon ne furent pas reconstruits.

Le dévoué conservateur, M. Colin, avec un budget minime correspondant à peine à 12.000 francs, ne parvient pas à assurer l'entretien. Le léger crédit supplémentaire accordé en 1921, lors du centenaire de la mort de l'Empereur, n'a servi qu'à des ravaudages, et, à l'heure actuelle, tout menace ruine. Les communs sont si exigus qu'ils ne suffisent pas à loger le Conservateur et sa famille qui sont obligés, non sans tristesse, d'occuper une partie des appartements de l'Empereur. »

Or ce qui appartient à la France doit être par elle dignement entretenu. Voilà pourquoi le Comité d'Honneur de la Société des Amis de Sainte Hélène adresse un appel à tous les vrais Français pour qu'ils contribuent à la restauration et à l'entretien des bâtiments et du tombeau de l'Homme qui fut la plus grande figure de leur histoire. Il leur demande donc d'adhérer à la Société qui comprend :

Des membres auxiliaires payant une cotisation annuelle de 20 fr. ;

Des membres adhérents payant une cotisation annuelle de 50 fr. (rachetable pour 500 fr.) ;

Et qui deviennent donateurs, s'ils y ajoutent un droit d'entrée de 500 fr. et bienfaiteurs s'ils consentent un droit d'entrée de 2.000 fr.

Etonnons-nous que l'Etat laisse à des particuliers le soin d'empêcher la disparition d'un tel souvenir historique !!!

Un souvenir napoléonien. — M. de Vivie de Régie vient de recueillir, pour l'envoyer au musée Bertrand de Chateauroux, où il a fondé deux salles de souvenirs napoléoniens, un médaillon renfermant une mèche de cheveux de Letizia Bonaparte, la mère de Napoléon. Quand les docteurs Angelini et Antonini, médecins de Madame Mère, pratiquèrent son autopsie et son embaumement, le premier de ces deux praticiens coupa une mèche de cheveux, l'enferma dans un médaillon et, à sa mort, la remit à son ami intime le docteur Desanti. Le fils de ce dernier, aujourd'hui âgé de 72 ans, craignant qu'après sa disparition la relique n'eût la profanation de la vente aux enchères, vient de la confier à M. de Vivie de Régie, qui lui assurera une sauvegarde définitive en la déposant au dit musée. (D'après une communication du donateur).

Le Directeur Gérant,

A. AMBROSI.

VIENT DE PARAÎTRE :

CRISTOPHE COLOMB, identifié corse par Mme Edouine Cesarini-Paoli ; un vol. in-8° de 338 pages, à l'imprimerie de l'Éclaireur de Nice. C'est la plus importante thèse qui ait été publiée sur les origines corses du grand navigateur. Elle mérite d'être lue sérieusement. La demander à l'auteur, 2, rue de la Gare, Bastia.

Géographie physique de la Corse, par A. Ambrosi-R., brochure in-8° avec 43 photogravures. Étude des particularités géographiques de l'île. Prix : 20 francs.

La demander à la Librairie des Presses Universitaires, boulevard Saint-Michel, Paris (V°). (La direction de la Revue se charge de transmettre les demandes).

Histoire de Rome et de sa civilisation, par A. Ambrosi-R.

Nous signalons à nos lecteurs la publication de ce livre par la librairie Hatier, 8, rue d'Assas, Paris (VI°). Ils y trouveront de fréquentes allusions à notre civilisation corse. Les centaines de reproductions photographiques de monuments romains et d'objets possédés par les divers musées d'Europe font de ce volume de 548 pages un véritable album. Prix : 10 francs, broché ; 23 francs, relié.

L'ANIMATEUR DES TEMPS NOUVEAUX, Fondé par Louis Forest (7^e année). *Revue Hebdomadaire illustrée paraissant le Vendredi*. — Combat la politique des partis — Défend les produits nationaux. — Lutte contre les bavards. — Encourage les énergies nationales.

100.000 lecteurs par semaine

Son influence est considérable. Il n'a que des abonnés.

Abonnez-vous : 3 ans : 150 fr. ; 1 an : 52 fr. ; 6 mois : 30 fr.
37, rue de Liège, Paris (VIII°). Compte chèques-postaux n° 886-20.

Envoi gratuit de numéros spécimens sur demande.

**PRIÈRE INSTANTE AUX ABONNÉS DE SIGNALER AU DIRECTEUR
LEURS CHANGEMENTS D'ADRESSE ET DE RÉSIDENCE**

Communiqués du P. L. M.

De Nice à Marseille, en autocar P. L. M., par le littoral. — Parcourir en une journée le merveilleux ruban de calanques, de rochers, de plages et de forêts, qui se déroule, tout au long de la côte, entre Marseille et Nice constitue une délicieuse excursion que les autocars P. L. M. de la « Route du Littoral » mettent à la portée de tous.

Les voitures partent tous les matins de la gare de Marseille-Saint-Charles. Elles s'arrêtent, avant de quitter la ville, à l'Agence P. L. M. 7, boulevard Garibaldi. L'arrêt pour le déjeuner a lieu au Lavandou, l'arrivée à Nice le soir même.

Dans le sens Nice-Marseille le départ a lieu, le matin, à la gare de Nice, ou à l'Agence P. L. M., Place Masséna ; l'on s'arrête, pour le déjeuner, à Sainte Maxime.

Le prix du billet de Nice à Marseille ou de Marseille à Nice est de 85 francs. Des billets d'aller et retour, valables 8 jours, sont délivrés au prix de 150 francs.

Billets de famille, aller et retour. — Si vous voyagez avec votre famille, vous pouvez bénéficier d'une réduction de 25 % pour la 2^e personne, de 50 % pour la 3^e, de 75 % pour chacune des suivantes. Une réduction supplémentaire est consentie au delà de 400 km. de parcours.

Tous comptes faits, une famille de 5 personnes paie en 3^e classe pour 1.200 km. 873 fr. 75, au lieu de 1.827 francs au tarif ordinaire : la réduction dépasse donc 50 %.

Les billets de famille délivrés pendant la période des vacances sont valables jusqu'au 5 novembre.

Si pendant votre villégiature, vous désirez revenir, de temps à autre, à votre résidence pour y surveiller vos affaires, vous pouvez obtenir, en même temps que le billet de famille, une carte d'identité qui vous permettra de voyager à demi-tarif aussi souvent que vous le désirerez.

Cartes d'excursions à prix réduits. — Pour visiter à votre gré l'une des régions suivantes : Dauphiné, Savoie, Jura, Auvergne, Cévennes, demandez une carte d'excursion valable 15 ou 30 jours. Elle vous permettra d'atteindre la région choisie, d'y circuler librement dans un périmètre déterminé, autant que vous le voudrez, et de revenir ensuite à votre point de départ.

La réduction de prix est des plus importantes et elle croît si plusieurs cartes sont souscrites en même temps par les membres d'une même famille.

Le prix d'une carte d'excursion de 15 jours en Savoie, pour un voyageur partant de Paris, est de : 522 fr. 25 en première classe, 354 fr. 75 en 2^e classe, 233 fr. 25 en 3^e classe.